



SEPTEMBRE 1980

BIMESTRIEL N° 4

BRABANT





Festival Musical du Brabant Wallon 1980

- Jodoigne :** mercredi 17 septembre, à 20 h 30, Eglise Saint-Médard : Academy of St Martin in the fields. Œuvres de Vivaldi - Scarlatti - Mendelssohn - Tchaïkovsky.
- Nivelles :** vendredi 19 septembre, à 20 h 30 : Collégiale Sainte-Gertrude : Brabants' Orkest Hertogenbosch, Dir. : A. Vandernoot. Œuvres de Mozart - Brahms. Co-production : Province de Brabant.
- Ottignies :** mercredi 24 septembre, à 20 h 30, au Centre Culturel : L'Ensemble Orchestral de Paris. Dir. : J.-P. Wallez. Œuvres de Haydn - Stravinsky - Schubert.
- Waterloo :** samedi 27 septembre, à 20 h 30, Eglise Saint-Joseph : Scottish Chamber Orchestra. Dir. : Jean-Bernard Pommier. Œuvres de Mendelssohn - Tchaïkovsky - Mozart.
- Wavre :** vendredi 3 octobre, à 20 h 30 : Eglise Saint-Jean-Baptiste : Mihaela Martin (5^e lauréate du Concours Reine Elisabeth 1980). L'octuor de violoncelles de Bruxelles. Œuvres de Gabrieli - Feldbusch - Villa Lobos avec chant.
- Thorembais-les-Béguines :** dimanche 5 octobre, à 17 h, Eglise Saint-Martin : Jean Ferrard, Orgue. Œuvres de Bach - Buxtehude - Muffat.
- Louvain-la-Neuve :** mercredi 8 octobre, à 20 h 30, Auditoire A10 : Astor Piazzolla Jazz Happening. Co-production : Province de Brabant.
- Villers-la-Ville :** samedi 11 octobre, à 17 h, Eglise Romane : Duo Karl et Till Engel. Piano. Œuvres de Mozart - Schubert - Ravel.
- Villers-la-Ville :** samedi 18 octobre, à 17 h, Eglise Romane : Aldo Ciccolini. Piano. Œuvres de Schumann - Liszt.
- Orp-le-Grand :** samedi 18 octobre, à 20 h 30, Eglise Romane : Orchestre de Chambre de Belgique. Dir. : R. Werthen. Œuvres d'Ysaye - Legley - Lekeu - Rossini - Bottesini. Co-production : Province de Brabant.
- Villers-la-Ville :** samedi 25 octobre, à 17 h, Eglise Romane : Brigitte Engerer. Piano. Œuvres de Beethoven - Schubert - Debussy - Ravel.

Location et renseignements : de 9 h à 12 h : 1400 Nivelles, I.B.W., rue de la Religion, 10. Tél. 067/22.71.11 ; de 14 à 17 h : 1331 Rosières, Jeunesses Musicales du Brabant Wallon, rue du Bosquet 17. Tél. 02/653.36.11.

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction : Yves Boyen

Conseiller Technique : Georges Van Assel

Présentation : Guy Cobbaert
Nadine Willems

Administration : Rosa Spitaels

Imprimerie : SOFADI, s.a.

Couverture : le Berrurier

Prix du numéro : 75 F.

Cotisation 1980 (6 numéros) : 300 F.

Siège : rue du Marché-aux-Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. : (02) 513 07 50

Telex : B BRU B 63.245

Bureaux ouverts de 8.30 h à 17 h. Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant :
000-0385776-07.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het tijdschrift «Brabant», die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs qui désirent obtenir les deux éditions (française et néerlandaise) de la Revue sont priés de verser la somme de 450 F au C.C.P. 000-0385776-07.

SOMMAIRE 4 - 1980

- 150 ans de dynastie en Belgique, par **Georges Renoy** 2
- La carrosserie bruxelloise a plus de 150 ans, par **H.P. Henri-Jaspar** 14
- 150 ans d'architecture en Belgique (2), par **Victor-Gaston Martiny** 18
- L'église Notre-Dame de la Visitation à Mélin, par **Robert Engels** 29
- Les peintres bruxellois, par **Emile Poumon** 32
- Le musée en plein air, par **Geneviève C. He-meleers** 38
- Belles églises du Brabant (5), par **Yves Boyen** 42
- Le musée national de la figurine historique, par **Jacques Belmans** 48
- La vie de nos syndicats, par **Gilbert Menne** 51
- Avis et Echos recueillis par **Y.B., G.M. et J.A.** 54
- Les manifestations touristiques Couverture 3

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

150 ans de dynastie en Belgique : Collection Georges Renoy et photo « Le Soir » (Baudouin et Fabiola) ; La carrosserie bruxelloise a plus de 150 ans : Collections H.P. Henri-Jaspar et Georges Renoy ; 150 ans d'architecture en Belgique : Roland Caussin, Musée Horta, A.C.L., Lucien Hervé, Archives de l'Architecture moderne, Hubert Depoortere et SADO ; Eglise Notre-Dame de la Visitation : Hubert Depoortere et Roland Caussin ; Peintres bruxellois : C.I.Br., A.C.L. et M. Hombroeck ; Musée en plein air : Guy Cobbaert ; Belles églises du Brabant : INBEL, Photo Promotion, Willy Caussin, ACTA et A.C.L. ; Musée national de la figurine historique : Roland Caussin ; La vie de nos syndicats : Patrick Fievez et Willy Caussin ; Avis et Echos : WALIBI et Fédération Touristique du Brabant.

Au recto de notre couverture : le magnifique château fort de Beersel, édifié au XIII^e siècle, fit partie d'une ligne de défense constituée en vue de prémunir le duché de Brabant contre les incursions en provenance de Flandre ou du Hainaut. Au début du XVII^e siècle, le château fut l'objet de travaux d'embellissement en vue d'adapter cette résidence au goût du jour. Remarquablement restauré en 1928-1929, il attire encore, de nos jours, de nombreux touristes belges et étrangers. (Photo : le Berrurier).

Au verso de notre couverture : le Moulin Gustot, à Opprebais, fut édifié, en briques, en 1850, par les frères Xavier et Joseph Gustot. Il fut exploité jusqu'en 1925. Il était pratiquement en ruine dans les années 1960 lorsque le nouveau propriétaire le restaura entièrement. Planté dans un cadre éminemment rustique, ce moulin constitue l'une des principales curiosités touristiques du joli village d'Opprebais. (Photo : Roland Caussin).

En Belgique...

150 ans de dynastie

par Georges RENOUY

Un choix difficile

A peine les journées de septembre 1830 sont-elles entrées dans l'Histoire que le roi déchu, Guillaume Ier d'Orange, réclame des grandes puissances signataires des traités de Vienne qu'elles se réunissent en Conférence et statuent sur le sort de nos aïeux. Le 20 décembre, c'est chose faite : la dissolution du royaume des Pays-Bas, artificiellement créé en 1815, est prononcée à Londres. Le 20 janvier 1831, la Conférence détermine les bases de la séparation et décrète que la Belgique constituera un Etat indépendant neutre, dans les limites qui viennent de lui être assignées.

Pratiquement, les décisions qui viennent d'être prises ne font qu'entériner une situation vieille déjà de plusieurs mois. Depuis le 26 septembre 1830, en effet, la Belgique possède un gouvernement provisoire d'où est né, le 10 novembre, le Congrès National. C'est lui qui, le premier, parlera d'indépendance et déclarera que la forme du gouvernement du nouvel Etat serait

monarchique en même temps qu'elle votera l'exclusion perpétuelle de la famille d'Orange-Nassau. Le plus dur semble fait. En réalité, le plus dur reste à faire : tomber d'accord sur le choix d'un premier souverain ; les tractations diplomatiques qui s'annoncent menacent d'être malaisées et particulièrement délicates.

De fait, les candidats au trône né vacant ne manquent pas. Voici d'abord les chefs de la Révolution eux-mêmes qui avancent leur nom ou le font avancer. Après tout, pourquoi pas ? Des barricades de la place Royale au Palais, il n'y a qu'un pas que d'aucuns sont prêts à franchir.

Voici ensuite le colonel Achille Murat, fils du défunt roi de Naples, maître de poste aux Etats-Unis, qui traverse expressément l'Atlantique pour venir poser sa fragile candidature. Sa ressemblance physique avec Napoléon, dont il a copié les allures et l'habillement, lui donne à penser qu'il a quelque chance d'être élu.

Voici le prince Othon de Bavière qui

réussira mieux dans sa course au trône de Grèce. Pour lui, ce n'est donc que partie remise.

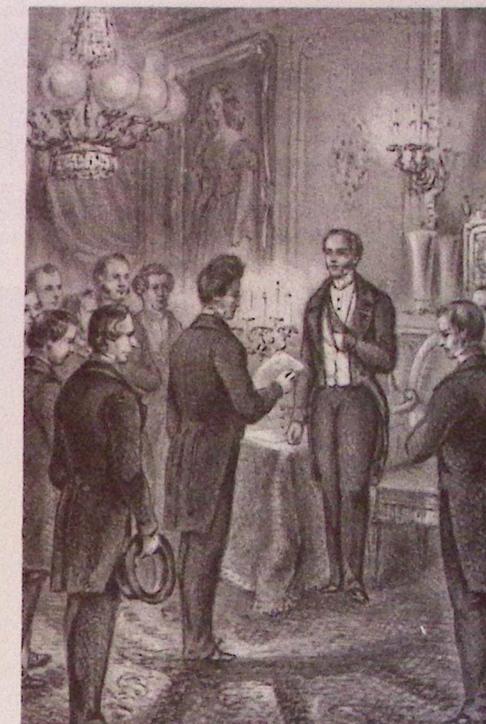
Voici encore le duc de Leuchtenberg, fils d'Eugène de Beauharnais et l'archiduc Charles d'Autriche, frère de l'empereur François et ex-gouverneur général de nos provinces. Voici enfin le duc de Nemours, fils du roi des Français.

Mais le Belge de janvier 1831 n'est pas au bout de ses surprises. La veille de l'élection, vingt autres noms, plus inconnus les uns que les autres, s'en viennent rejoindre ceux déjà cités. Qui sait ? Si les campagnes électorales avaient été alors mieux organisées, peut-être aurions-nous aujourd'hui comme souverain un descendant du prince Wasa, du duc de Lucques ou du prince de Salm-Salm !

Mais soyons sérieux. De cette longue brochette de candidats, seuls surnagent le duc de Nemours, le duc de Leuchtenberg et l'Archiduc Charles. L'Angleterre, la Prusse, l'Autriche, la Russie ne veulent pas du premier ; la France ne veut pas du deuxième. Quant au troisième, il est « impossible », les puissances réunies à Londres ayant décidé de refuser toute proposition en faveur d'un membre des familles régnantes. De toutes manières, aucun des trois concurrents n'ayant obtenu la majorité requise, le mal n'est pas grand. Un second tour est organisé qui donne cette fois l'avantage au duc de Nemours, élu par 97 voix contre 74 et 21 à ses deux adversaires.

Fraîchement nommé premier citoyen de la capitale, Nicolas-Jean Rouppe s'empresse d'annoncer la bonne nouvelle à ses administrés par voie d'affiche : « Concitoyens ! Nos Représentants viennent de consolider notre glorieuse révolution. Les destinées de la Belgique sont fixées. Son Altesse Royale Louis-Charles-Philippe, Duc de Nemours, est élu roi des Belges. Fils d'un Roy Citoyen qui a préservé notre beau pays de l'invasion étrangère et de sanglantes réactions, il a des titres incontestables à notre amour, à notre reconnaissance... ».

Il ne reste plus aux dits Représentants qu'à prendre le chemin de Paris pour y rencontrer le Roi-Citoyen en question, père de l'heureux élu, et le mettre



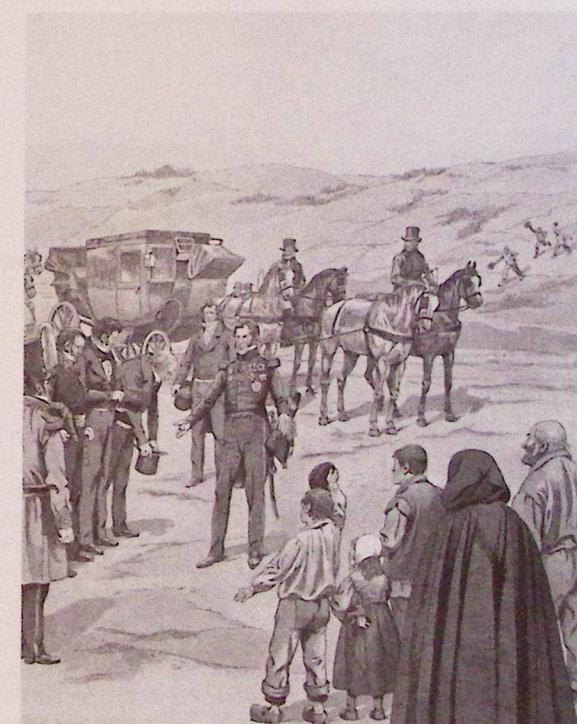
au courant du résultat du scrutin. Officiellement, du moins. Car Louis-Philippe n'a plus rien à apprendre et sa réponse est déjà prête :

« Les exemples de Louis XIV et de Napoléon suffiraient pour me préserver de la funeste tentation d'ériger des trônes pour mes fils... ». C'est le « niet » le plus ferme. Penauds, les Représentants rentrent en Belgique et décident de remplacer le Gouvernement Provisoire par une Régence qui ne l'est pas moins. Le 25 février, Erasme Surllet de Chokier, président du Conseil et bourgmestre de Gingelom, est installé et prête serment en qualité de régent du royaume. Tout est à refaire.

En haut, à gauche : Erasme-Louis, baron Surllet de Chokier, régent de Belgique.

En haut, à droite : la délégation du Congrès National offrant la Couronne de Belgique au prince Léopold de Saxe-Cobourg.

Ci-contre : réception de Léopold de Saxe-Cobourg par les autorités belges à La Panne.





Louise-Marie-Thérèse-Charlotte-Isabelle d'Orléans, reine des Belges (1812-1850).

Un autre nom circule bientôt dans les couloirs du Palais de la Nation : celui de Léopold - Georges - Chrétien - Frédéric, prince de Saxe-Cobourg. Cette fois, les choses prennent un tour plus sérieux. Léopold n'est un inconnu pour personne dans cette Europe en ébullition et l'abnégation dont il vient de faire preuve en renonçant à la couronne de Grèce plaide en sa faveur.

Instruit par l'expérience, le Congrès délègue à Londres quatre envoyés spéciaux chargés de formuler un souhait précis auprès du prince Léopold. La première rencontre a lieu le 22 avril. Et tandis qu'Outre-Manche, les conversations vont bon train, à Bruxelles, Surllet de Chokier se demande avec anxiété quand il pourra retourner vers ses terres du Limbourg.

Le 4 juin, enfin, tout rentre dans l'ordre. Léopold n'a pas dit non, les grandes puissances non plus. Sur les 196 membres du Congrès, 152 donnent leur préférence au prince de Saxe-Cobourg, proclamé roi des Belges au milieu d'applaudissements nourris. Nos aïeux peuvent respirer. Ils viennent de mettre le point final à leur Révolution.

Léopold Ier

Le prince de Saxe-Cobourg a donc accepté la couronne de Belgique. Il y a cependant mis une condition : l'adhésion du Congrès National au traité de paix, dit des dix-huit articles, proposé par la Conférence de Londres et qui prévoit l'abandon de la Flandre Zélandaise et le remaniement du Luxembourg. La discussion du texte a commencé le 1er juillet et s'est prolongée durant neuf jours. Neuf longues journées de lutte parlementaire aux termes desquelles le Congrès se prononce : 126 pour, 70 contre l'adoption du traité.

Toutes les difficultés se trouvent ainsi aplanies et Bruxelles, la ville la plus sombre et la plus triste d'Europe depuis onze mois, retrouve toute sa joie de vivre. Hôtels et palais sont ouverts. D'un bout à l'autre de la cité, fenêtres et balcons s'ornent des couleurs nationales tandis que, partout, en province, l'on fait de même. Léopold peut arriver, le pays est prêt à l'accueillir avec faste.

Mais qui est donc ce grand Européen autour duquel l'unanimité s'est faite presque tout entière ?

Né à Cobourg le 16 décembre 1790, Léopold est le huitième enfant du Duc François de Saxe-Cobourg-Saalfeld. Il a reçu une première éducation dans cette micro-Cour allemande, en un temps où cent armées traversent l'Europe en tous sens et en permanence puis, en 1807, il se rend à Paris où commence pour lui une existence essentiellement cosmopolite. Tirailé entre la gloire décadente de Napoléon et celle, plus sûre, d'Alexandre Ier, il opte pour le camp russe et se retrouve à la tête d'un régiment de cavalerie de la garde impériale. C'est donc en vainqueur qu'il revient à Paris en 1814.

Son mariage avec la princesse héri-

tière Charlotte d'Angleterre, fille de George IV, le propulse au premier plan de l'actualité européenne en même temps qu'il fait de lui un citoyen de Sa Majesté britannique. Le 2 mai 1816, Londres acclame le couple princier que l'archevêque de Canterbury vient d'unir. Pour peu de temps, hélas. L'année suivante, Charlotte met au monde un bébé mort-né et succombe à son tour, quelques jours plus tard.

Léopold connaît les affres de la mélancolie sinon du désespoir, mais sa présence a tôt fait de l'amener à renouer avec les passions politiques et ... sentimentales. L'une de ses plus jolies conquêtes, la cantatrice Lina Bauer, achève de lui redonner goût à la grande vie et réussit presque à effacer en lui le souvenir de sa défunte épouse.

Mai 1830. L'Europe se retrouve secouée par des nationalismes chaque jour plus décidés. Affranchie de la domination turque, la Grèce accède à son indépendance et offre son trône à Léopold. Une première valse-hésitation commence qui s'achève sur un refus. La raison a ses raisons que le cœur ignore. Qu'à cela ne tienne. Une autre occasion lui sera bientôt offerte qui lui permettra de réaliser de meilleures ambitions.

Le 16 juillet 1831, Léopold quitte Londres à jamais et débarque à Calais, dans la soirée, accueilli, au nom de la France, par le général Belliard. Le lendemain, dimanche, il reprend la route de la Belgique, dès 6 heures du matin. Tout au long de l'itinéraire qui lui fait longer la côte, des curieux se rassemblent pour assister au passage de ce cortège presque royal. En cours de route, le général français prodigue au futur souverain mille et un conseils « pour sa gouverne ». Saura-t-il s'en souvenir ?

La première halte officielle a lieu sur la plage de sable de La Panne. Plusieurs personnalités sont là qui ont été déléguées pour accueillir celui que l'on nomme déjà le Roi. Parmi elles, le général de Chasteleer, le baron d'Hoogvorst, le ministre de l'Intérieur de Sauvage. Dès lors, l'escorte change de couleur et c'est un cortège visiblement plus imposant qui se dirige à présent vers Furnes. De ville en ville, l'accueil

est chaque fois plus chaleureux, les Brabançonnaises plus éclatantes. Ostende, Bruges, Gand... A chaque relais, soixante chevaux de poste frais sont mis en service.

Mais la grande journée est encore à venir : celle du mardi 19 juillet au soir de laquelle Léopold fera son entrée au château de Laeken, à la lueur des torches, après avoir traversé, depuis

Asse déjà, la cohue des voitures et des cavaliers bruxellois accourus à sa rencontre.

Il reste alors à Léopold vingt-quatre heures à peine pour prendre contact avec les principaux hommes politiques du jeune royaume. Rencontres protocolaires mais amicales au cours desquelles on s'inquiète surtout de la journée du lendemain, choisie pour l'i-



Léopold I^{er}, roi des Belges. Dessin de Sandoz d'après la peinture de Winterhalter.

nauguration officielle.

Le 21 juillet donc, Léopold gagne Bruxelles à cheval, escorté d'un cortège chamarré où l'on reconnaît l'armée, la Garde Civique et les blessés de septembre. A la Porte de Laeken a lieu une cérémonie appelée à être recommencée dans l'avenir à chaque début d'un nouveau règne : la remise des clés de la ville par le bourgmestre en fonctions. C'est un Nicolas-Jean Rouppe bien assagi qui l'accueille en ces termes : « Elu de la nation, Prince magnanime, prenez possession du trône où vous appellent les acclamations unanimes d'un peuple libre. Vous maintiendrez, Sire, notre charte et nos immunités. Nous, nous saurons défendre Votre trône et conserver intactes vos prérogatives royales... ».

A une heure, Léopold prend enfin place sur la magnifique estrade dressée sur la place Royale, dos à Saint-Jacques sur Coudenberg, avec, à sa droite, le Régent de Belgique. C'est lui qui, en déposant ses pouvoirs entre les mains du Congrès, a eu cette phrase désormais historique : « J'ai vu l'aurore du bonheur se lever sur mon pays ; j'ai assez vécu ». Des discours sont prononcés, plus émus les uns que les autres, après quoi Vilain XIII, debout devant le Roi, donne lecture de la Constitution au milieu d'un silence recueilli. D'une voix assurée, Léopold enchaîne : « Je jure d'observer la Constitution et les lois du peuple belge, de maintenir l'indépendance et l'intégrité du territoire ». Et tandis que le Fondateur saisit la plume que lui tend Liedts pour signer le procès-verbal, la foule donne libre cours à son enthousiasme. Les cris ne cesseront qu'au moment où Léopold, debout devant son trône, prendra à son tour la parole : « ... Belge par votre adoption, je me ferai aussi une loi de l'être toujours par ma politique... Mon cœur ne connaît d'autre ambition que celle de vous voir heureux... J'espère être pour la Belgique un gage de paix et de tranquillité... ».

Trois jours après son inauguration, Léopold Ier constitue son premier gouvernement unioniste. L'heure n'est plus à l'euphorie des festivités patriotiques, loin s'en faut. Le 2 août, le Prince d'Orange, à la tête d'une armée

parfaitement équipée, envahit la Campine. Son père entend ainsi prouver à l'Europe qu'il n'a pas digéré le Traité des XVIII articles et qu'il désire reprendre ce qu'il considère toujours comme son bien : la Belgique.

La campagne dure dix jours et jette une lumière froide sur la faiblesse du nouvel Etat : sans l'intervention des troupes françaises du général Gérard, à Louvain, la Belgique eût connu grand risque de se voir déjà rayée de la carte. Il faudra cependant parler de défaite. A peine les armes sont-elles déposées que la Conférence de Londres remplace le Traité des XVIII articles par un autre qui en comporte vingt-quatre. Aux termes de ceux-ci, le territoire se voit grignoté de toutes parts, au nord et à l'est.

Mais rien n'est fait. Obstiné dans ses exigences, Guillaume Ier refuse de se rallier à ce nouveau Traité qui lui fait cependant la part belle.

Belges et Hollandais demeurent donc sur leurs positions, les uns et les autres occupant « illégalement » certains territoires. Il faudra attendre le 19 avril 1839 pour que tout rentre dans l'ordre par la signature d'un traité définitif et irrévocable. La Belgique perd le Luxembourg et les régions du Limbourg situées au-delà de la Meuse. Elle se trouve aussi astreinte à verser une rente importante aux Pays-Bas. La Paix, décidément, est une courtisane qui se fait payer cher les charmes qu'elle prodigue.

Entre-temps, Léopold a contracté un nouveau mariage. Le 9 août 1832, il a épousé la princesse Louise-Marie d'Orléans, la fille aînée du roi Louis-Philippe. Elle a 20 ans ; lui en a quarante-deux. La cérémonie a lieu au château de Compiègne. Aux liens qui existaient déjà avec la Cour d'Angleterre se sont ajoutés ceux-ci qui scellent l'amitié avec nos voisins du sud.

Jusqu'en 1847, l'Unionisme présidera aux destinées des différents gouvernements, facilitant ainsi singulièrement la tâche du premier magistrat. Avec la création, le 14 juillet 1846, du Parti Libéral, la cassure est inévitable et, pour la première fois dans sa brève histoire, la Belgique va se voir dotée d'un gouvernement de parti, celui que dirigera Charles Rogier.

Avec la Révolution française de 1848, les idées républicaines feront leur entrée en Belgique. Louis-Philippe est déchu et d'aucuns voient déjà Léopold Ier subir le même sort. C'est l'épisode de « Risquons-Tout » où l'armée, mieux organisée, n'a aucune peine à repousser l'« envahisseur » venu du sud sous l'aspect d'ouvriers en armes. C'est aussi le début de la « guerre scolaire » où cléricaux et libres-penseurs trouveront à s'affronter longuement. C'est encore le conflit né de la législation sur les institutions charitables. Le tout, dans un bain de crise économique des plus brûlante agrémentée des premières tensions linguistiques sérieuses. C'était au temps où l'on cherchait à se persuader que l'unité linguistique (francophone) entraînerait automatiquement l'unité politique. Depuis, les opinions ont évolué...

Louise-Marie décède à Ostende le 11 octobre 1850, âgée de 38 ans à peine. Elle a donné quatre enfants à Léopold : Louis-Philippe-Léopold, né le 24 juillet 1833 et mort le 16 mai suivant ; Léopold-Louis-Philippe, né le 9 avril 1835 et futur successeur de son père ; Philippe-Eugène-Ferdinand, comte de Flandre, né le 4 mars 1837 et Charlotte-Amélie-Augusta, née à Laeken le 7 juin 1840, future impératrice du Mexique.

Les dernières années du règne de Léopold Ier seront marquées d'événements importants au nombre desquels il faut citer l'abolition des octrois, sorte de droits de douane prélevés par les grandes villes du royaume, en 1860.

« Je deviens vieux, faisait remarquer le Roi à l'un de ses proches, au printemps de 1865. Je ne vivrai probablement plus longtemps, mais je puis dire, après un long règne, que j'ai été un heureux roi. »

Le 2 décembre, il s'alite pour ne plus se relever. Le 10, il rejoint l'Orient Eternel sans avoir accepté de se convertir à la religion catholique. Le dernier nom qui lui vient aux lèvres est celui de Charlotte. Nul ne saura jamais s'il invoquait ainsi sa fille ou sa première épouse.

Léopold II

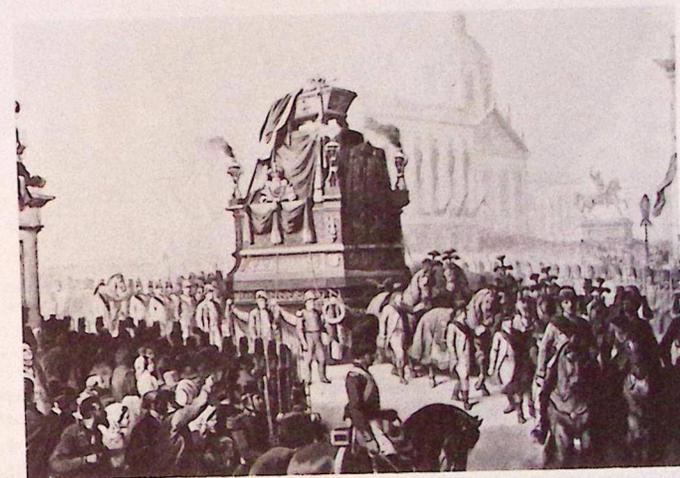
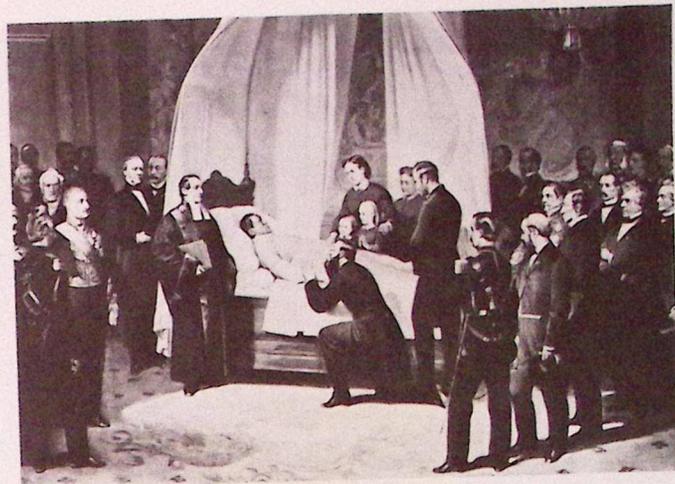
Les 101 coups de canon qui saluent la naissance du duc de Brabant, le 9 avril

1835, cassent autant de vitres, dans le voisinage de la porte de Laeken où ils ont été tirés. Quand le général Buzen, alors gouverneur militaire de Bruxelles, parle de dédommager les victimes de l'événement, celles-ci déclinent l'offre qui leur est faite, trop heureuses d'apprendre que le trône a un héritier. Dès 1846, l'éducation du jeune prince est confiée au lieutenant-colonel de Lannoy. Celui-ci ne tarde pas à s'apercevoir que son élève porte un intérêt tout particulier à la géographie et l'histoire ainsi qu'à leur complément logique, l'économie politique. Se doute-t-il déjà de la carrière planétaire que se forge le duc ?

Sénateur de droit à 18 ans, Léopold est entré aux Grenadiers le 18 décembre 1846 avec le grade de sous-lieutenant. Il assume sa charge politique avec une rare conscience, confirme Jules Garsou qui nous renseigne utilement sur son caractère : « Le Duc, écrit-il, est froid, diplomate, on dit même rusé... Il me fait très bonne mine mais derrière le dos et quand il est avec des catholiques il se montre peu bienveillant... ». A quoi Vandenspeereboom, alors ministre de l'Intérieur, ajoute : « On verra plus tard ce que le nouveau règne nous amènera. C'est l'inconnu ».

Le 22 août 1853, Léopold épouse à Bruxelles Son Altesse Impériale et Royale Marie-Henriette-Anne, archiduchesse d'Autriche, née à Pesth le 23 août 1836, fille de l'archiduc Joseph-Antoine, Palatin de Hongrie. Ainsi se trouvent réunis les descendants de Charles-Quint, Albert et Isabelle, Marie-Thérèse, Charles de Lorraine et la famille royale de Belgique. Rien que de très logique, en somme.

Quatre enfants naîtront de cette union : Louise-Marie (1858-1924), Léo-



En haut : Léopold I^{er} sur son lit de mort (Photo Louis Ghémar).

Au centre : Funérailles de Léopold I^{er} (Photo Louis Ghémar).

Ci-contre : Joyeuse Entrée de Léopold II, place de la Monnaie à Bruxelles (décembre 1865).



Léopold II, roi des Belges (d'après un dessin de Eug. Devaux).



Marie-Henriette, reine des Belges (d'après une photographie de Geruzet, frères).

pold (1859-1869), Stéphanie (1864-1945) et Clémentine (1872-1955).

Jusqu'en 1865, heure de son accession au trône, l'existence du duc de Brabant sera faite essentiellement de longs voyages intercontinentaux qui le mèneront en Egypte, en Palestine, en Turquie, en Tunisie puis, finalement, aux Indes. Il en reviendra, le cerveau et le cœur emplis de rêves d'expansion coloniale et n'aura de cesse que la fiction ait rejoint la réalité. Hélas pour lui, les événements ne suivront pas toujours le rythme de ses désirs et il lui faudra plus d'une fois regretter de n'être que le souverain d'un fort petit pays.

Le 10 décembre 1865, Léopold Ier quitte cette vallée de larmes. Sept jours plus tard, son fils lui succède officiellement et prononce un discours remarqué dans lequel il a soin de raporter qu'il est le premier véritable roi des Belges, le premier à avoir vu le jour sur le sol de la patrie.

Au nombre des agitations sociales et politiques importantes qui marqueront son règne, il faut mettre en évidence le point culminant d'une guerre scolaire qui couve depuis de longues années déjà et qui se situe autour de 1880. Après avoir perdu sa majorité en 1870, le parti libéral revient au pouvoir en 1878. Le gouvernement, dès lors, prend une orientation progressiste marquée par le vote d'une nouvelle loi sur l'enseignement aux termes de laquelle l'école officielle se trouve enfin laïcisée tandis que le diplôme officiel est exigé pour les instituteurs. Une deuxième loi votée en 1881 étend des mesures similaires à l'enseignement moyen. La réaction catholique est immédiate. Aux excès auxquels on se livre de part et d'autre succède une victoire éclatante de la droite qui sort en grande triomphatrice des élections de 1884. Le cléricalisme obscurantiste ne cache pas sa joie.

Mais la grande aventure du règne de

Léopold II se situe ailleurs que sur le sol exigu de la Belgique. Elle commence en 1874 lorsque, pour la première fois, Léopold dévoile ses vues sur l'Afrique Centrale. Un continent gigantesque est là, révélé par Henry Morton Stanley, un journaliste américain d'origine anglaise, que le souverain de 39 ans rêve de « conquérir ». Une conférence internationale se tient au Palais le 12 septembre 1876. L'objet de Léopold est double : coordonner l'action des grands explorateurs du moment ; s'adjuger la présidence d'une « Association Internationale Africaine ». Deux ans plus tard est fondé le Comité d'Etudes du Haut-Congo remplacé l'année suivante par l'Association Internationale du Congo.

Léopold, cette fois, a la haute main sur cette Afrique centrale dont il devine qu'elle pourrait devenir à brève échéance un pays de Cocagne. Une Afrique centrale dont l'Angleterre n'a pas voulu...

Le 26 février 1885 sera la date-clé, celle où une nouvelle Conférence Internationale réunie à Berlin décrètera solennellement l'existence et l'indépendance de l'Etat du Congo. Son souverain : Léopold II de Saxe-Cobourg. Sous le couvert d'expéditions anti-esclavagistes, le roi met sur pied une vaste organisation commerciale et financière dont l'objectif final doit être le monopole de l'exploitation de l'ivoire et du caoutchouc. On sait à quels abus l'opération a donné lieu, à quels mécontentements, à quelles haines aussi.

Le 18 octobre 1908, une loi est promulguée et consacre la reprise de l'Etat africain par la Belgique. Le Congo cesse d'être indépendant pour devenir une colonie belge. Entre-temps, Léopold s'est constitué une fortune considérable dont il a consacré une partie à embellir son royaume, une autre à multiplier ses résidences et à y installer ses favorites. Parmi elles, celle que la postérité connaît encore sous le nom de baronne Vaughan occupera une place de choix jusqu'à devenir son épousemorganatique, à quelques heures de son décès.

La mort du deuxième souverain de Belgique a lieu dans l'indifférence générale. Disons-le tout net : Léopold II n'était guère aimé de son peuple même s'il exerçait sur lui une sorte de fascination née d'une attitude à la fois hautaine et dédaigneuse pour tout ce qui ne touchait pas à la grandeur. C'est donc tout logiquement qu'il s'éteint dans la solitude, à Laeken, au bout de l'allée qui conduit au Pavillon des Palmiers, le 17 décembre 1909.

Albert Ier

Albert-Léopold-Clément-Marie-Meirad vient au monde à Bruxelles, au palais de la rue de la Régence, le 8 avril 1875. Il est le cinquième enfant de Philippe, comte de Flandre et frère de Léopold II. Il est donc le neveu du souverain défunt et, comme tel, appelé à lui succéder sur le trône de Belgique. On se souvient, en effet, que le deuxième roi des Belges est mort sans postérité masculine et que le fils aîné du comte mourra le 23 janvier 1891. C'est au capitaine Jungbluth que sera confiée l'éducation de ce jeune prince



Léopold II en villégiature sur la Côte d'Azur, en 1900.

taiseux, peu enclin aux études et timide à l'excès. Albert entre à l'Ecole Militaire en 1890 et parcourt toute la hiérarchie des grades avec une aisance qui en surprend plus d'un. Pour être réservé, l'homme n'en est pas moins volontaire et persévérant. Comme son oncle le fit avant lui, il parcourt le monde et s'aiguise l'esprit au contact des autres civilisations.

Son mariage avec la princesse Elisabeth, duchesse de Bavière, a lieu à Munich, le 2 octobre 1900. C'est le début d'une union heureuse telle que ses prédécesseurs n'en avaient jamais vraiment connue. Les images de ce couple harmonieux, ami des arts et des artistes, sont nombreuses à nous être parvenues. Trois enfants naîtront, aujourd'hui toujours en vie : le prince Léopold, né en 1901, le prince Charles, né en 1903 et la princesse Marie-José, née en 1906.

Peu avant de succéder à son oncle, Albert entreprend au Congo un périple qui lui a été suggéré par le roi lui-même. Serait-ce que le souverain en déclin se déciderait enfin à s'intéresser à lui de plus près ?

Le 23 décembre de cette même année 1909, il fait une entrée triomphale dans Bruxelles sous les cris mille fois répétés de « Vive le Roi ! ». Un nouveau règne s'annonce, fait de moins de grandeur sans doute mais d'infiniment plus de sollicitude pour ceux que le sort n'a pas favorisés. D'emblée, Albert Ier entre dans le cœur de ses sujets. Il ne le quittera qu'au jour tragique de Marche-les-Dames.

Dès les premiers temps de sa nouvelle charge, le roi se trouve confronté avec les luttes sociales qui conduiront tôt ou tard au suffrage universel, en même temps qu'il apprend à se débattre dans les affres des problèmes linguistiques. Le mouvement flamand connaît une poussée de fièvre violente que, rien, désormais, ne pourra endiguer. Face aux prises de conscience nées tant en Flandre qu'en Wallonie, Albert prend sur lui de chercher des solutions d'apaisement. Elles seront remises à plus tard car aux dissensions internes vient se substituer, le 4 août 1914, le spectre de la guerre.

Ce jour-là, la Belgique se trouve envahie et tandis que les premiers combats ont lieu, Albert se rend au Parlement pour y prononcer un discours dont les termes ne quitteront jamais les mémoires : « Un pays qui se défend s'impose au respect de tous ; ce pays ne périclète pas ». Roi depuis cinq années, le voici devenu chef de guerre. Un chef que l'on respectera quatre années durant et qui prendra rapidement figure de symbole.

Le 20 août, les armées allemandes pénètrent dans Bruxelles. Le 9 octobre, Anvers tombe à son tour. Le 18 a lieu l'offensive générale destinée à briser le front de l'Yser au-delà duquel l'armée belge a pris position. Le choc est terrible mais Albert tient bon. Jamais plus, il ne sera question de le déloger. C'est, à coup sûr, parmi ses hommes qu'il ne prétend pas quitter, qu'il va forger sa légende, une légende tenace qui n'est pas près de s'éteindre.

On sait de quelle opiniâtreté furent faites les quatre années qui suivirent. On sait aussi que, durant ces temps d'apocalypse, une certaine vie sociale et politique continuait en Belgique, faite de coups d'éclat des activistes flaminguants et des revendications légitimes de certaines couches de la population. D'ores et déjà, Albert sait qu'après le déluge, plus rien, jamais, ne sera comme avant et qu'il conviendra de tirer les leçons des épreuves endurées. En octobre 1918, un groupe d'armées des Flandres, auxquelles se trouvent mêlés des régiments français et britanniques, s'empare des principales villes de Flandre avant de lancer une vaste offensive vers l'Escaut. Quelques semaines plus tard, les combattants déposent les armes. Nous sommes le onze novembre et les souverains, accompagnés des princes royaux, s'approprient à refaire dans la capitale leur entrée triomphale. Pour le monde entier, c'est la fin du cauchemar, pour la Belgique, le début d'une période de sérénité relative marquée, dès le départ, par l'introduction du suffrage universel masculin, l'équité dans l'usage des langues nationales et la reconnaissance de la liberté syndicale.

Indemniser les victimes de la guerre, reconstruire le pays dévasté, remettre l'industrie sur ses rails, redresser les finances... les tâches ne manquent pas au souverain qui n'a pas assez de toutes ses journées pour faire face à une mission qui paraît souvent impossible. Premier résultat tangible des réformes institutionnelles : le gain considérable réalisé par les socialistes au détriment de la droite conservatrice. Pour la première fois aussi, la durée du travail quotidien se trouve fixée à 8 heures, celle du travail hebdomadaire à 48.

Viendront ensuite la crise mondiale financière de 1930 et son inévitable corollaire, le chômage en masse. Pour Albert, c'est la confrontation permanente avec des gouvernements souvent incapables d'assumer leurs responsabilités. Au ministère de Broqueville qui lui présente sa démission, le

En haut : Albert I^{er}, roi des Belges, par Jef Leempoels.

Ci-contre : La Joyeuse Entrée d'Albert I^{er} à Bruxelles (23 décembre 1909).



Le Roi Chevalier au front.

roi réplique sèchement : « Le pays ne comprendrait pas... ! ». Un souverain qui repousse une démission, voilà qui n'est pas monnaie courante et témoigne d'une volonté farouche de voir chacun faire son devoir, tout son devoir.

La tragédie du 17 février 1934 vient mettre un terme brutal à une existence faite de simplicité et de dévouement à la patrie. Pour le pays tout entier, c'est la consternation. On savait Albert alpiniste accompli et c'est à grand-peine que l'on doit se rendre à l'évidence : le roi-chevalier n'est plus, victime d'un accident stupide. Les plus incrédules parlent d'attentat. Mais un homme tel que lui pouvait-il avoir quelque ennemi ? C'est impensable. Une chose est certaine : le roi est mort. Réussira-t-on, dans le même temps, à s'exclamer : Vive le Roi ! ?

Léopold III

Quand Léopold - Philippe - Charles - Albert - Meinrad - Hubert - Marie - Miguel vient au monde à l'Hôtel d'Assche, ses parents Albert et Elisabeth ont respectivement 26 et 25 ans. Il est à la fois le petit-neveu et le filleul de Léopold II.

La guerre déclarée, Charles, Marie-José et lui sont conduits en Angleterre

où le futur quatrième souverain de Belgique poursuit des études entrecoupées de visites fréquentes à ses parents, alors installés à La Panne. Sur son insistance, Albert l'incorpore le 5 avril 1915 au 12^e régiment de Ligne. Il a moins de 14 ans mais fait preuve de grandes qualités de cœur et de courage qui l'amèneront au combat lors de la grande offensive finale de 1918. Rentré à Bruxelles, Léopold parfait son éducation aux côtés de Belges éminents : les écrivains et historiens Henri et Jacques Pirenne et Herman Teirlinck, le primat de Belgique, le cardinal Mercier. Le 24 novembre 1920, il entre à son tour à l'École Militaire. Il obtient le grade de sous-lieutenant du 1^{er} Régiment des Grenadiers en 1922. Pour un roi autant que pour le commun des mortels, les voyages forment la jeunesse et le duc de Brabant entreprend à son tour de frotter son esprit aux autres formes de génie de l'homme, en compagnie de ses parents d'abord, seul, ensuite. Ainsi en est-il de ce voyage d'études en terre d'Afrique, en 1925.

L'année suivante, le Prince, de passage à Stockholm, fait la connaissance de la princesse Astrid de Suède, de 4 ans sa cadette. Elle est la nièce de

Gustave IV et son charme a tôt fait de séduire l'héritier du trône de Belgique. Le 4 novembre, le mariage civil a lieu en Suède ; 6 jours plus tard, la cérémonie religieuse se déroule à Bruxelles. « C'est un mariage d'amour, précisera la reine Elisabeth. Rien n'avait été préparé. Aucune considération politique n'a prévalu... »

Le voyage de noces se déroule sur la Côte d'Azur, après quoi les jeunes mariés s'installent officiellement dans l'ancien Hôtel de Belle-Vue, à l'angle de la place Royale et de la place des Palais.

Trois enfants naîtront de leur union : la princesse Joséphine-Charlotte, le 11 octobre 1927, actuelle Grande-Duchesse du Luxembourg, le prince Baudouin, héritier du Trône, le 7 septembre 1930, le prince Albert, le 7 juin 1934.

Un nouveau voyage d'études le conduit au Congo en 1932. Il s'y rend en compagnie de la princesse Astrid et en revient convaincu de l'utilité de mettre sur pied un Institut National pour l'Étude Agronomique du Congo Belge. Il entrera en activité au mois de mars 1934, quelques semaines après son accession au trône.

C'est le 23 février de cette année-là

qu'a lieu à Bruxelles un événement politique important : le discours du trône du nouveau souverain prononcé dans les deux langues nationales. Viennent ensuite les années les plus sombres du siècle tristement inaugurées par la mort accidentelle de celle qui n'aura été reine que durant 17 mois. Le tragique événement a lieu en Suisse, à Küssnacht, le 29 août 1935.

De 1936 à 1939, les Belges font connaissance avec l'avalanche des chutes gouvernementales en série. En trois ans, quatre ministères se succèdent à la direction du pays, malmenés sans cesse par la violence des oppositions de partis. Il n'en faut pas plus pour voir naître et éclore des formations d'extrême-droite, calquées sur les tendances totalitaires de nos ennemis d'hier. Mais Degrelle n'est ni Hitler ni Mussolini et les Belges n'ont rien de commun avec les hordes fanatisées allemandes ou italiennes. N'empêche : de l'échec de Locarno à celui de la Société des Nations, le Spectre est là qui se profile à l'horizon noir de ses désespérances et Léopold III sait déjà qu'il va devoir répéter les mots que prononça son défunt père un quart de siècle auparavant. L'Autriche annexée, la Tchécoslovaquie rayée de la carte de l'Europe, Dantzig phagocyté, il ne reste que la guerre à accepter.

Envahie le 10 mai 1940, la Belgique capitule 18 jours plus tard. Le gouvernement se retire à Londres. Léopold fait de même à Laeken où il se considère comme prisonnier, attitude qui lui vaudra l'inimitié d'un grand nombre de ses compatriotes. Pour eux, la place du souverain n'est pas en territoire occupé. Pour lui, elle est au milieu de son peuple. Corneille n'eût pas imaginé situation plus dramatique.

La rencontre entre Hitler et Léopold à Berchtesgaden en novembre 1940 n'est pas faite pour calmer les esprits. En vain le roi obtient-il le retour de 50.000 prisonniers de guerre et un meilleur ravitaillement de la population. Le mal est fait qui ira en empirant.

Le 11 septembre 1941, nouvelle flambée de malaise : Léopold épouse Liliane au moment où l'Europe tout entière s'installe dans la guerre pour un long moment. C'est l'heure où Rex et le V.N.V. triomphent et prennent le parti de s'allier à l'ennemi dans sa lutte

contre le bolchevisme. C'est l'heure aussi des déportations en masse. La Belgique connaît des moments douloureux dont elle ne se remettra pas de sitôt. La déportation en Allemagne de la famille royale au grand complet, le 7 juin 1944, ne parviendra plus à tempérer les rancœurs.

Provisoirement remplacé dans ses fonctions, après la Libération, par son frère le prince Charles, nommé régent du royaume, Léopold attend le moment propice pour rentrer dans son pays. Quand il s'y décide, le 22 juillet 1950, il est trop tard. Des troubles violents l'accueillent partout en Belgique ; les grandes villes francophones du pays ont décidé son éviction. Le 11 août 1950, le prince Baudouin prend le titre de Prince Royal. Un an plus tard, il monte sur le trône et prête le serment constitutionnel. La Belgique inaugure son cinquième roi sans que le quatrième ait pour autant perdu son titre.

Baudouin I^{er}

C'est au château de Stuyvenberg que Baudouin - Léopold - Albert - Charles-Axel-Marie-Gustave vient au monde le 7 septembre 1930 avec le titre de comte du Hainaut. Ce n'est que plus tard, à l'occasion de l'avènement de son père Léopold III, qu'il prendra celui de duc de Brabant, attribué traditionnellement au fils aîné du souverain.

A peine est-il âgé de 4 ans, qu'un deuil cruel frappe sa famille et la Belgique tout entière : la mort de son grand-père Albert I^{er}. L'année suivante, une épreuve plus rude encore l'attend, la disparition de sa mère la reine Astrid. A huit ans, Baudouin fait son entrée comme louveteau dans une meute bruxelloise. Il y fait l'apprentissage d'une vie qui se dessine déjà en forme d'angoisse. Mille neuf cent quarante n'est pas loin.

A l'heure de l'invasion, le prince, qu'accompagnent sa sœur et son frère, prend le chemin de la France via celui de l'Espagne. Ils y poursuivront leurs études jusqu'à l'heure du débarquement de Normandie. On sait déjà que c'est le moment que choisirent les Allemands pour déporter Léopold III et les siens en Allemagne d'abord, en Autriche ensuite.

Octobre 1945 le retrouve à Prégny, en

Suisse, à la villa du « Reposoir ». C'est là que le roi en titre attend que se calment les passions tandis que Baudouin suit les cours du Collège de Genève. On sait aussi à la suite de quels événements il sera appelé à succéder à son père, le 16 juillet 1951. Le lendemain a lieu la prestation de serment, la deuxième en l'espace d'un an. Cette fois, cependant, il n'y aura personne pour se lever dans les rangs des communistes pour crier « Vive la République ! », comme l'année précédente. Au règne de Baudouin se rattacheront, une fois de plus, les tensions d'une guerre scolaire difficile à s'éteindre, sans oublier celles, plus graves sans doute, des problèmes communautaires et de l'Indépendance du Congo. Il faudra attendre le 29 mai 1959 pour qu'un pacte mette d'accord — provisoirement ? — les théoriciens de l'enseignement à la Belge.

Sans doute, Baudouin n'est-il pas près d'oublier les difficiles moments qu'il connut à Kinshasa à l'occasion de la passation des pouvoirs, le 30 juin 1960, au moment précis où Flandre et Wallonie se débattaient dans les convulsions du chômage intensif. On se mit donc — pour la première fois ? — à parler de régionalisation.

Sans doute, non plus, n'oubliera-t-il pas de sitôt les remous sociaux consécutifs à une loi unique de fort triste mémoire. De quoi ternir sérieusement les joies d'un mariage d'amour avec Dona Fabiola de Mora y Aragón, le 15 décembre de la même année. Au total, des grèves en chaîne, assorties de morts en Wallonie. Au bilan, une cassure définitive entre Flamands et Wallons, à jamais scellée par une frontière linguistique géographiquement et techniquement définie.

A son tour, Baudouin refusera une démission de gouvernement, le 2 juillet 1963. Bon sang ne pouvait mentir. Mais la coupe était loin d'être pleine, encore que prête à déborder. Aux exigences communautaires flamande et wallonne viennent s'ajouter les justes exigences des Bruxellois soudain frappés de lucidité. Une menace se faisait jour qui risquait fort de les engloutir entre les tranches du sandwich. Une troisième « région » réclamait la reconnaissance de son identité. Une troisième épine dans le pied du souverain.



Léopold III, roi des Belges, par Victor Rousseau.



Astrid de Suède, reine des Belges.

Le roi Baudouin et la reine Fabiola en visite officielle au Domaine provincial à Huizingen (24 avril 1976).



Egmont, Stuyvenberg... autant de tentatives de conciliation d'autant plus vouées à l'échec qu'elles semblent s'achever chaque fois sur une réussite.

De tous les souverains qui eurent, depuis 150 ans, la tâche délicate de mener à bon port la fragile embarcation belge, Baudouin est certes celui qui eut — et qui aura ? — à se débattre avec les plus rudes difficultés. Rester le roi de tous les Belges, dans de telles conditions, tient du miracle. Mais le miracle est-il renouvelable à l'infini ?

Il ne nous appartient ni de juger ni de préjuger. Epinglons cependant, en guise de conclusion, ce discours de nouvel-an dont Baudouin a gratifié ses sujets à l'aube de 1980 et reconnaissons que les termes de tolérance mutuelle qu'il utilisa ce jour-là surent remuer plus d'une conscience.

La carrosserie bruxelloise a plus de 150 ans

par H.P. HENRI-JASPAR
Administrateur-Fondateur, Conservateur du
Musée du Cheval à Spa
Membre de la Commission d'Attelage de la
F.R.B.S.E.

LA renommée des carrossiers bruxellois a plus de 150 ans ! N'est-ce pas à Bruxelles que le carrosse vitré fut inventé avant l'Italie donc et bien avant la France. Nos souverains des Pays-Bas Espagnols devaient encore voyager avec des coches ouverts sur les côtés. On déroulait au-dessus des portières, des rideaux en cuir pour se protéger des intempéries mais en obscurcissant l'intérieur. Après le règne d'Albert et Isabelle, nos souverains bien-aimés, une quinzaine de grands seigneurs étrangers furent gouverneurs des Pays-Bas — c'est sous l'un d'eux : don Inigo de Uclasco que l'on vit apparaître, pour la première fois, le verre plat et que l'on eut l'idée de l'appliquer dans l'art si complet du carrossier.

Ce dernier métier exigeait de nombreux voyages de la part de ses artisans. On déambulait soit pour se pro-

curer des fournitures : cuir de Russie, gomme pour laque des Indes via la Hollande, soit à la recherche des chevaux — et des draps — d'Angleterre (ou d'ailleurs). C'est dire que cette nouvelle idée se répandit comme une traînée de poudre.

Dès la première année du XVIII^e siècle, le nommé Josué de Hennezelles d'Ormy obtint le privilège de fabriquer à Bruxelles des verres à vitre soufflés destinés à être polis en glace et miroir pour carrosses et autres verres servant au bâtiment (1).

Sous le régime autrichien, cinq générations de Simons se succèdent à la tête des Ateliers de carrosserie bruxellois.

La famille Simons exerçait à Bruxelles dans la paroisse du Finistère — autour du Marché-au-Bois. Charles Simons, l'ancêtre, eut 9 enfants et mourut en 1750. Cet art du carrosse de Bruxelles

était déjà si renommé à l'époque que la France, et plus particulièrement Paris, ne cessait de passer commande chez nous.

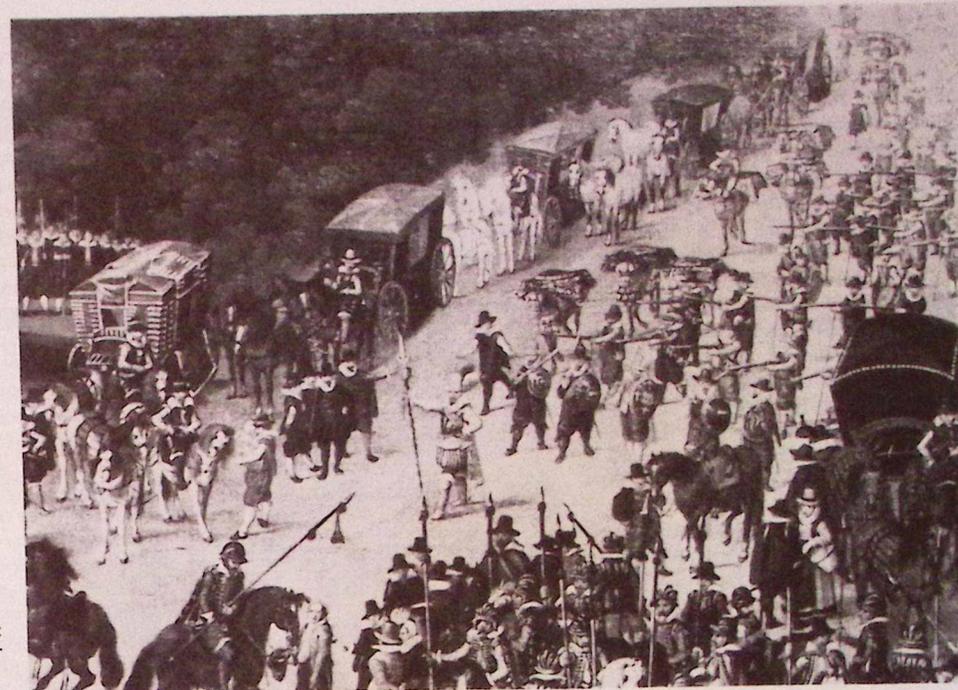
C'est ainsi que notre pays fit école dans le monde pour l'art de la carrosserie. Citons les D'Ieteren, les De Messines, les De Ruytter, les Van den Plas et les Vanderborcht ou encore Daelringen, Snutsel, Jones, Quesnel, Schuermans... tous peintres en équipages et carrossiers de père en fils, et pour la plupart stagiaires originaires des ateliers Simons.

L'art du « carrosse » exigeait la réunion de bien des artisans depuis les charrons, les vitriers, les peintres jusqu'aux charpentiers, aux garnisseurs, aux ferronniers ou plus simplement à l'origine, aux dessinateurs-projeteurs. Jusqu'aux « Simons », ces artisans avaient leurs propres ateliers disséminés dans toute la ville. L'ainé des Simons eut l'idée géniale pour l'époque de réunir tous ces spécialistes en un seul atelier, créant pour ainsi dire, une ébauche de chaîne de montage autour de la cour centrale.

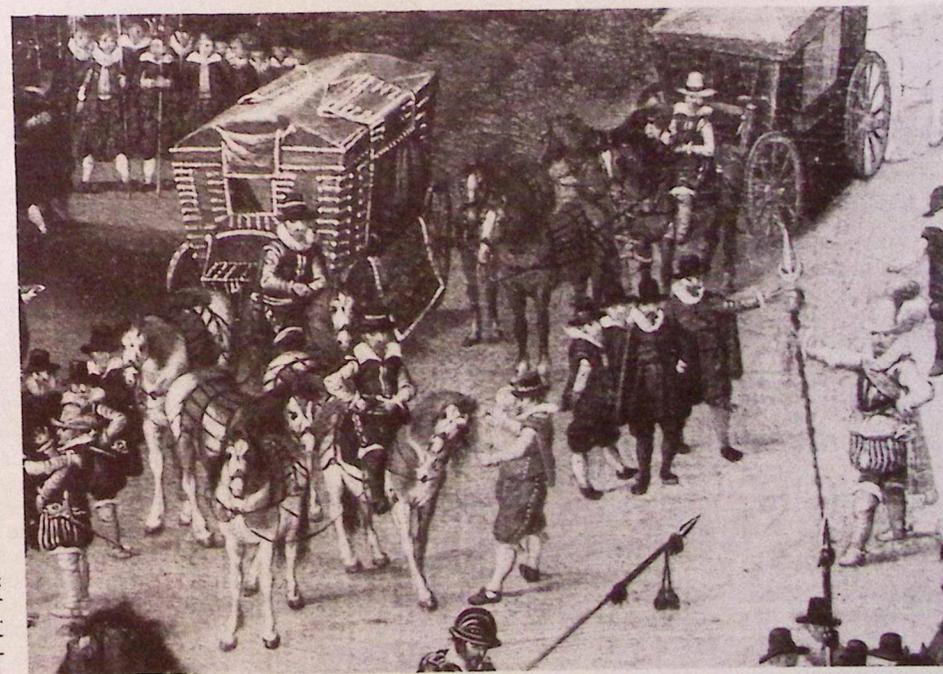
Le plan de ses installations a été retrouvé et constitue actuellement l'un des joyaux de la salle Lucien D'Ieteren du Musée de la Voiture au Parc du Cinquantenaire à Bruxelles.

Avant cet artisan, du temps de la période espagnole, nous avons encore chez nous deux preuves de l'excellence de la carrosserie bruxelloise. Les tableaux du Musée d'Art ancien datant d'Albert et Isabelle : le duc de Burnonville dans son carrosse devant son hôtel à Bruxelles et le rendez-vous au Vivier d'Oie de Van Alsloot. A cette époque et jusque fort tard dans le XVIII^e siècle du reste, l'habitude était de se déplacer à cheval dans les grandes distances et seules quelques grandes Maisons ou Palais Princières possédaient des Voitures et des Carrosses dans leurs remises, sauf bien entendu, tout le charroi rural.

Déjà en 1660, le Prince de Condé alors exilé, ramenait à Paris, la première voiture à vitres acquise à Bruxelles. Elle fit sensation et bien des Français firent le voyage pour acheter « ce confort et ce génie de l'espace bien de ces gens du Nord, habitués à la pluie et au froid » (2).



Denis Van Alsloot :
« Rendez-vous au Vivier d'Oie ».
Photos Ch. Valkenberg.



Denis Van Alsloot :
« Rendez-vous au Vivier d'Oie » (détail).
Seul le carrosse des Archiducs Albert et Isabelle est attelé à six pis.

Les grandes familles de carrossiers bruxellois furent dans l'ordre d'arrivée, dans le carrefour de l'Europe : les Simons, Snutsel, Tilmont, Van Kalken, Jones, D'Ieteren, Quesnel, De Messines, Schuermans, Meuris et Van den Plas.

Sous le régime autrichien, Charles de Lorraine, beau-frère de l'Impératrice Marie-Thérèse, s'efforça de faire renaître la prospérité de nos provinces. Il encouragea notamment les industries de la carrosserie, de la dentelle et de la porcelaine, soutint la fondation des ateliers centralisés dans les quartiers de la porte de Schaerbeek, de la rue du Marais et de la rue de la Blanchis-

serie. Le Prince-Régent fit venir de Vienne ses meilleurs artisans pour apprendre aux Belges déjà spécialisés, certaines finesses du métier. C'est ainsi que vinrent s'installer chez nous les Snutsel. Ils trouvèrent cependant déjà à Bruxelles, la famille Simons réputée auprès des Cours d'Europe, affiliée à la Nation de St-Jean des selliers, charrons et maréchaux-ferrants depuis la première moitié du XVIII^e siècle.

Charles Simons mourut à Bruxelles en juin 1750. Comme son père, il avait été Maître Maréchal-Ferrant et notamment de la Cour. Il eut neuf enfants et sa veuve continua la direction de son atelier fort connu. Ses ateliers étaient si

renommés que malgré la suprématie de la Mode, déjà reconnue à Vienne et à Paris, les produits de la carrosserie bruxelloise étaient exportés vers les autres centres de l'Europe jusqu'en Allemagne et en Russie.

Dans ce dernier pays surtout, après les stages industriels faits chez nous par le futur Tsar Pierre le Grand. C'est chez Charles Simons, qui eut le trait de génie pour l'époque, encore une fois, de réunir en un seul atelier, autour de la cour de montage au Marché-au-Bois, tous les artisans dispersés chacun dans leur quartier respectif de la ville auparavant, que le Despote Eclairé fit ses études de charpentier charron.

Pendant le XVIII^e siècle et le premier tiers du XIX^e les plus fameux représentants de la carrosserie furent trois membres de la famille Simons. Le cinquième enfant de Charles et de sa femme Jeanne Van den Daele, fut baptisé Jean le 28 août 1739 à Sainte-Gudule. C'est lui qui succéda à sa mère veuve de son père et qui poussa la carrosserie bruxelloise à un degré de perfection jamais atteint. Il apprit son métier avec son frère aîné Charles et sous l'organisation de sa mère. Connus dans toute l'Europe, il s'intitula toujours Simons le Jeune. C'est comme cela qu'il signera ses chefs-d'œuvre conservés actuellement dans les plus grands musées.

Jean épousa, le 30 mars 1761, Anne Pauwels, en sa paroisse du Finistère. Ils étaient âgés l'un de 23 ans et l'autre de 19. Ce foyer eut 9 enfants. Jean Simons, devenu Maître carrossier, transféra ses ateliers rue de la Blanchisserie et rue du Marais. C'est lui qui fournit les voitures de la plupart des Palais d'Europe et bien évidemment des Empereurs Marie-Thérèse et Joseph II. Ce dernier visita en détail ces ateliers uniques le 2 juillet 1781.

En juin 1794, la France conquiert les Pays-Bas et les suites de ces guerres furent désastreuses pour notre industrie locale. Ce fut la chute de la clientèle étrangère de Jean Simons dont la fabrique déclina fort. L'avènement du Consulat fut cependant un indice de reprise économique. Jean Simons, grâce aux relations de sa deuxième épouse, née en France et ancienne comédienne, livra en 1801 plusieurs



PRINCIPAUX CARROSSIERS BRUXELLOIS
DEPUIS LE XVIII^e SIÈCLE

RÉGIME AUTRICHIEN: PIERRE & JEAN SIMONS JONES SUCCESSION
SIMONS TILMONT ET AN ALKEN DES SIMONS

ARRIVÉE DES SNUTSEL ARRIVÉE DE JONES LE PREMIER DIETEREN.

LÉOPOLD I QUESNEL CARROSSIER DE LA COUR JONES DIETEREN SNUTSEL DE MESSINES.	LÉOPOLD II SCHUERMANS DIETEREN DE MESSINES. EUYTER NUTSEL MEURIS.
--	---

belles voitures au Premier Consul Bonaparte. Jean Simons mourut le 20 juillet 1822 à 82 ans et laissa ses ateliers à son fils Pierre, né le 5 septembre 1767 à Bruxelles. Celui-ci avait fait ses études de sellier, de carrossier et de peintre dans les ateliers familiaux mais les avait perfectionnées en Angleterre. C'est ainsi qu'il épousa une Anglaise : Sarah Lane qu'il ramena à Bruxelles. C'est lui qui dessinait lui-même les voitures à fabriquer dans ses ateliers rénovés. Il eut également des clients célèbres comme l'Archiduc Charles d'Autriche en 1794.

Ses ateliers étaient situés rue d'Or et rue de Rollebeek depuis 1795 et 1797 à l'emplacement de l'Ecole communale actuelle (n° 10).

C'est le 21 juillet 1803 que le Premier Consul Bonaparte reçut le carrosse de gala et les six harnais commandés par la ville à Pierre Simons pour la somme de 42.000 F de l'époque.

Le 28 juillet, le futur Napoléon commandait quinze voitures pour ses équipages, dans les ateliers qu'il visita de fond en comble, ses trois secrétaires sur les talons.

Pierre Simons demeura un des principaux fournisseurs de l'Empire, puis auprès de Guillaume 1^{er} des Pays-Bas et de Léopold 1^{er} de Belgique. Devenu âgé, dernier sellier-carrossier de la lignée des Simons le Jeune, Pierre arrêta ses affaires pour se consacrer à la peinture peu avant sa mort qui survint le 27 mai 1847 à 79 ans. Son fils Pierre Simons le Jeune fut un des premiers ingénieurs-carrossiers de chemin de fer du monde. Il mourut lui, le 14 mai 1843, seul fils avec cinq sœurs.

C'est ainsi que s'éteignit à Bruxelles, la plus grande lignée qu'eut jamais l'histoire de la carrosserie, art si complet de la manufacture. Cette année 1980, les Etablissements D'Ieteren Frères fêtent leur 175^e anniversaire de fondation. L'ancêtre : Lucien D'Ieteren fut élève des Simons et des Jones. Il vint de Hollande et fut un des fleurons de la carrosserie attelée en Belgique, mais cela comme dirait Kipling, c'est une autre histoire...

(1) A.V.B. liasse 715 Manufactures de verrerie.

(2) Voir Forster « Le voyage pittoresque » Simons carrossier des princes d'Europe.

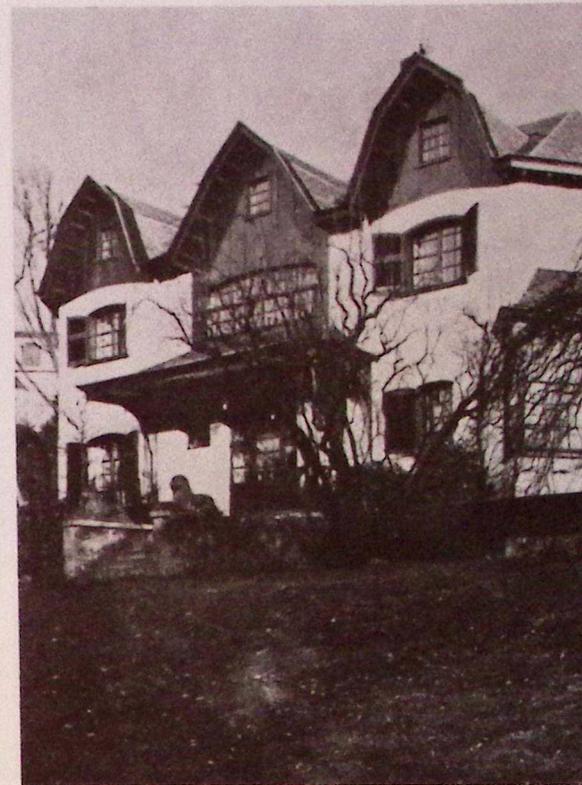
150 ans d'architecture en Belgique 2

par Prof. V.G. MARTINY
Architecte urbaniste en chef-Directeur à la Province de Brabant

TANDIS que de nombreux architectes se complaisaient encore à interpréter les styles du passé, les ingénieurs, eux, ouvraient la voie à une architecture métallique de plus en plus dépouillée de tout ornement. Les expositions universelles, qui se tinrent régulièrement à Paris à partir du troisième quart du XIXe siècle, jouèrent dans cette mutation le rôle de véritables laboratoires. Celle de 1889 — la plus célèbre en raison de la construction de la tour Eiffel, la Grande Roue et la Galerie des machines de Duttert et Contamin — provoqua chez Victor Horta (Gand 1861 — Bruxelles 1947) une réaction à la copie d'autant plus vive qu'il jugeait celle-ci malhonnête. Il en naîtra des habitations dont le plan — grâce à l'emploi du fer — les différenciera totalement des traditionnelles maisons bourgeoises que caractérisaient un long couloir latéral, une cuisine en sous-sol et trois pièces d'enfilade en bel étage. Dorénavant, la lu-

mière naturelle pénétrera au cœur même du logis, ce qui permettra une nouvelle répartition des locaux et par conséquent une meilleure adaptation aux convenances des habitants. La mise en évidence des éléments constructifs parachèvera l'écllosion d'un nouveau style, le « modern style » dont la ligne ne fut pas étrangère aux innovations décoratives florales de la Maison Liberty ou de William Morris en Grande-Bretagne. Les hôtels Tassel (1893), Solvay (1894), Van Eetvelde (1895-1898), Max Hallet (1904) et la propre maison de Horta, rue Américaine (1898) sont de cette veine. Si ce « mouvement Horta » fut éphémère, il n'en a pas moins fait de la Belgique, pour quelques années, « la Mecque de l'Architecture et de l'art appliqué modernes » (15) et de Bruxelles, la capitale de l'Art nouveau (16). Il est vrai que dans le sillage du nouveau architectural de Victor Horta agissent d'autres architectes qui, cha-

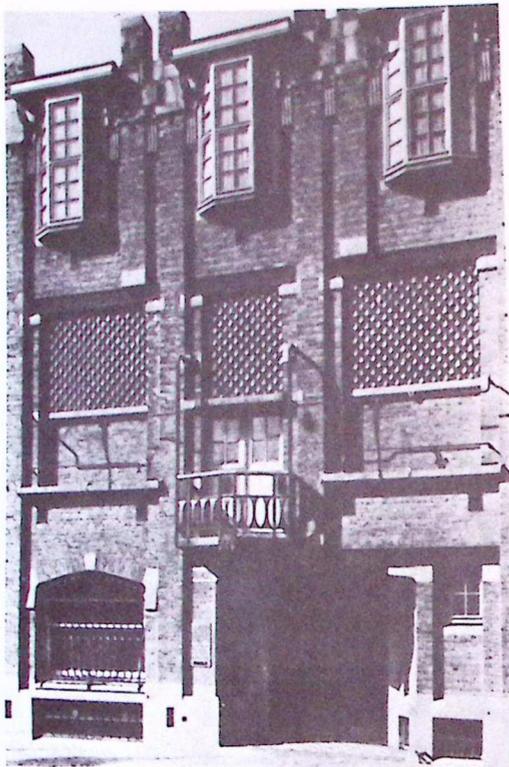
cun, apportent leur note personnelle au courant révolutionnaire : Octave Van Rysselberghe (1855-1927) et l'hôtel d'Alcantara à Bruxelles (1882); Paul Hankar (1859-1901) et la Maison Camberliani, 48 rue de Facqz à Bruxelles (1888-1894); Henri Van de Velde (1863-1957) et le Bloemenwerf à Uccle (1896), pour ne citer que les principaux. Ceux-ci n'occuperont d'ailleurs l'actualité belge que pendant peu de temps. Seul Van de Velde y reviendra en force, un quart de siècle plus tard. Mais que l'on ne se fasse pas trop d'illusions sur la « Belle Epoque ». Le capitalisme qui a fourni aux architectes une clientèle qui se veut dans le vent traîne dans son ombre la misère du peuple assoiffé de la simple reconnaissance de la dignité humaine. Le Parti ouvrier belge, né à Bruxelles en 1885 et qui luttait entre autres pour l'amélioration des conditions d'existence des travailleurs dont les plus privilégiés étaient alors parqués dans des corons autour des charbonnages, n'a cependant pas hésité à faire appel à Victor Horta, le plus cher des architectes de son temps, pour édifier un Palais du peuple (1895) qui fut à la fois un symbole de la lutte des classes et le drapeau de l'architecture renaissante. Hélas, il ne reste de ce témoin de première importance que quelques éléments démontés, remisés par les soins de la Société Centrale d'Architecture de Belgique dans un hangar à Tervuren lors de la démolition de la Maison du Peuple en 1965. Nouveau tournant en 1910 : Antoine Pompe — mort le 9 février 1980 dans sa 107e année ! — construit la clinique du Docteur Van Neck à Saint-Gilles. Davantage que le Palais Stoclet, que Joseph Hoffmann (1870-1956) éleva en 1905 avenue de Tervueren à Woluwe-Saint-Pierre et que l'on considère comme la première manifestation d'opposition à la ligne modern-style, la clinique du Docteur Van Neck marque en effet le départ d'une nouvelle étape pour l'architecture en Belgique : celui de l'abandon de tous les « styles » — fût-il moderne. Hélas, Pompe ne sera pas gratifié de commandes officielles et ce n'est que tardivement qu'on lui reconnaîtra la place qu'il mérite parmi ses confrères créateurs de formes.



l'approche de la première guerre mondiale allait d'ailleurs marquer un temps d'incertitude. En 1912, sous l'impulsion de Victor Horta, nommé premier professeur en remplacement d'Ernest Acker (1852-1912), l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles adopte un nouveau programme d'enseignement de l'architecture qui ne donne pas entière satisfaction à tous ceux qui, depuis 1885, à Anvers comme à Bruxelles, luttèrent pour la réforme des études d'architecte en général et pour l'obtention d'un diplôme sanctionnant les études, en particulier (17). Quoique Victor Horta ait déclaré en 1895, que l'on perd du temps au dessin des ordres « dont l'utilité est contestable » (18), la copie des ordres antiques n'a pas disparu des exercices imposés aux étudiants. Malgré la gravité d'une crise économique sans précédent, l'entre-deux-guerres connaîtra une activité architecturale non négligeable, mais davantage théorique que matérielle. C'est que la longue inactivité des architectes

Ci-dessus, à gauche : cage d'escalier de la maison construite par Victor Horta, 25, rue Américaine à Saint-Gilles (1898).
Ci-dessus, à droite : le « Bloemenwerf », avenue Vanderaye à Uccle (1894). Architecte : Henry Van de Velde.
Ci-dessous : salle de spectacle de la Maison du Peuple à Bruxelles (1895). Architecte : Victor Horta.





Ci-contre : ancienne clinique du Docteur Van Neck, rue Waffelaerts à Saint-Gilles (1910). Architecte : Antoine Pompe.

Ci-dessus : l'hôtel Stoclet, avenue de Tervueren à Woluwe-Saint-Pierre (1905). Architecte : Joseph Hoffmann.

Ci-dessous : cité jardin « Le Logis » à Watermael-Boitsfort (1921-1929). Architecte : J. J. Eggericx, en collaboration avec Louis Van der Swaelmen pour la disposition des immeubles et les plantations.

En page de droite, à gauche : la Cité Moderne à Berchem-Sainte-Agathe (1922). Architecte : Victor Bourgeois. **A droite** : maison d'habitation du peintre René Guiette, avenue des Peupliers à Anvers (1927). Architecte : Le Corbusier.

belges, de 1914 à 1918, leur a permis de réfléchir et de préparer l'avenir. C'est ainsi que le paysagiste Louis Vander Swaelmen (Ixelles 1883 — Val-Mont 1929), exilé en Hollande, publie à Leyde en 1916 sous le titre de **Preliminaires d'art civique mis en relation avec le cas clinique de la Belgi-**

que, le premier traité d'urbanisme en langue française. Malgré qu'il s'y élève contre le pittoresque et le faux-vieux, les tenants de cette conception triompheront néanmoins après la guerre lors de la reconstruction des régions dévastées du **Veurne-Ambacht**. Fort heureusement il y a en dehors des

villes, où une division parcellaire plus aérée laisse plus de liberté, la possibilité de construire des ensembles nouveaux pour la conception desquels les architectes qui se sentent quelque talent peuvent donner le meilleur d'eux-mêmes. Les théories de l'Anglais Ebenezer Howard (19) ne sont pas étran-



gères à la réussite sociale et spatiale de nombreuses cités-jardins qui prennent la place de ces cités ouvrières qu'une loi du 11 octobre 1919 créant la Société Nationale des habitations à bon marché avait favorisées et améliorées. Les architectes qui s'illustreront le mieux dans ces ensembles ont pour noms Jean J. Eggericx (Le Floréal, à Boitsfort, 1921-1929); Victor Bourgeois (la Cité Moderne à Berchem-Sainte-Agathe, son œuvre maîtresse, 1922); Huib Hoste et Antoine Pompe (Kapelveld à Woluwe-Saint-Pierre, 1923-1926) (20).

Mais il n'y a pas que les « économiquement faibles » — du moins les plus privilégiés d'entre eux — qui trouvent ainsi à se loger confortablement au bon air de la périphérie des villes : il y a aussi la bourgeoisie à qui s'offrent, en ville cette fois ou à proximité immédiate, des appartements agréables à habiter d'autant plus que la domesticité, de plus en plus coûteuse, se fait rare. L'immeuble à appartements multiples, indirectement soutenu par les urbanistes — le mot apparaît en France dans les années 20 — qui prônent la libération du sol et la construction en hauteur, fait la gloire des agences immobilières aux impératifs financiers desquels les architectes — et des meilleurs ! — doivent se plier ! En

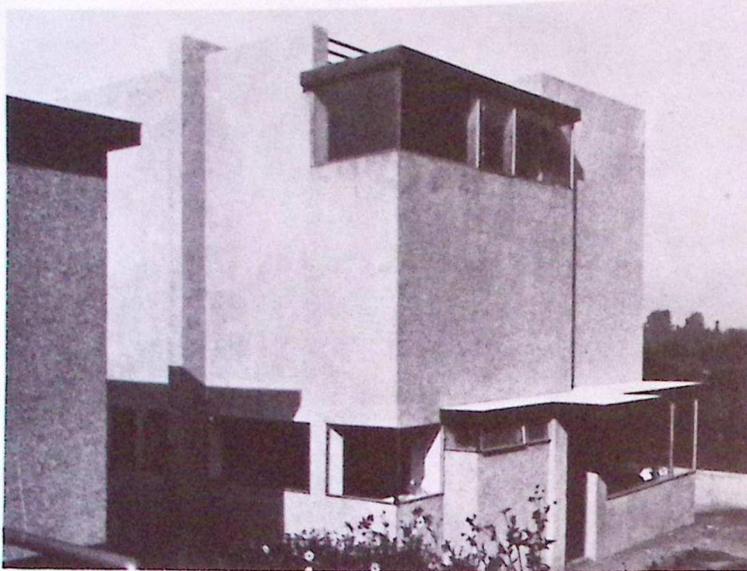
1923, Le Corbusier est reçu à coups de tomates à Bruxelles; un seul Belge lui fait alors confiance : le peintre René Guiette qui, en 1927, lui commande la construction de sa maison d'habitation avenue des Peupliers à Anvers. Mais en 1933, la Charte d'Athènes, dont Le Corbusier est l'un des protagonistes, circule en Belgique parmi les membres de la Société belge des urbanistes et architectes modernistes (21) et c'est à ceux-ci et aux C.I.A.M. (22) auxquels ils sont mêlés, que l'on devra d'avoir vu s'ériger le cubisme architectural en doctrine. Toitures, corniches, seuils des fenêtres et bandeaux traditionnels sont condamnés au profit de la ligne et des surfaces pures. Il en naîtra des œuvres remarquables que signeront entre autres Jean-Louis de Koninck (né en 1896), Gaston Brunfaut (1894-1974) et Raphaël Verwilghem (1888-1963), mais aussi une mode qui porte en elle, dès les origines, les ferments d'une contre-révolution architecturale.

Il serait instructif d'aligner côte à côte les « paroles historiques » proférées par les « grands » de l'architecture entre les deux guerres et de les mettre en parallèle avec ce qui se souhaite, se fait et se vend — eh ! oui ! — en matière d'architecture aujourd'hui. Pour Victor Bourgeois (1897-1962),

c'est la dèche qui sauvera l'architecture (23); ce qui équivaut à dire que les édifices doivent être le plus simple de ligne et de matériaux — ce que Pompe appela « le nudisme architectural ». Henri Van de Velde — qui revient en 1927 d'un long exil en Allemagne pour prendre la direction de l'Institut Supérieur des Arts décoratifs créé à l'initiative de Camille Huysmans (24) — déclare : il faut « enrayer le mal, tout le mal provoqué par l'intervention de la fantaisie dans des domaines où elle n'a que faire (25) ».

Les « académistes », de leur côté, n'en démordent pas de conserver le contact avec le passé mais, dira un Henri Lacoste (1885-1968), « en s'abstenant de le copier, répondre aux besoins modernes avec les ressources de la technique moderne (26) ». Paul Bonduelle (1877-1955), auteur du mémorial Reine Astrid à Laeken (1939), sera plus vindicatif en qualifiant le fonctionnalisme de « doctrine de primaire à laquelle on tente en vain de faire un sort » (27).

En 1936, sous l'impulsion de l'architecte Eugène Dhucque (1877-1955), est créé à l'Université Libre de Bruxelles un Institut d'Urbanisme auquel — innovation dans l'enseignement supérieur ! — ont accès les architectes. 1936 est aussi l'année de la première



Maison et atelier de peintre, 103, avenue Fond Roy à Uccle (1926). Architecte : Louis-Herman De Koninck.

grande réforme générale de l'enseignement de l'architecture car elle ne concerne pas seulement les écoles officielles de l'Etat — La Cambre à Bruxelles, l'Institut Supérieur des Beaux-Arts à Anvers — et des communes — les Académies des beaux-arts — mais également les établissements confessionnels — les écoles Saint-Luc.

Dorénavant le programme des études sera unifié pour l'ensemble des Ecoles d'Architecture qui devront être agréées. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne subsista plus de distinction entre ces Ecoles. L'Académie de Bruxelles, par exemple, maintient encore, traduite en planches analytiques que doivent exécuter les étudiants de pre-

Mémorial de la reine Astrid à Laeken (1939). Architecte : Paul Bonduelle.



mière année, l'étude des monuments anciens ou contemporains, la stéréotomie et le tracé d'ombres.

C'est dans l'anxiété d'une situation internationale qui se dégrade de plus en plus que sera promulguée, le 20 février 1939, la loi sur la défense du titre et de la profession d'architecte réclamée depuis près de trois quarts de siècle. Dorénavant, les architectes fonctionnaires ne pourront plus faire acte d'architecte en dehors de leurs fonctions tandis que l'exercice de la profession est déclaré incompatible avec l'état d'entrepreneur de travaux publics ou privés : ne seront reconnus architectes que ceux qui seront immatriculés sur un registre provincial (les nouveaux diplômés, les ingénieurs et ceux qui, arguant de situations acquises, auront été admis à professer par une commission ad hoc).

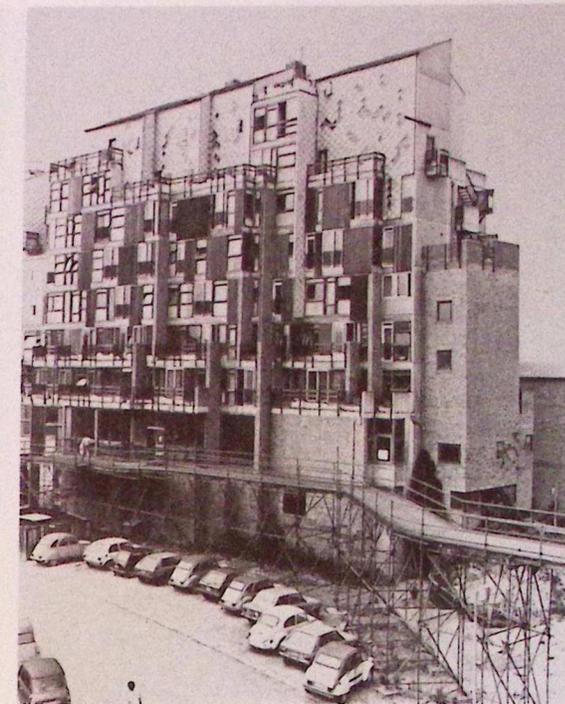
Le « nettoyage » de la profession — l'architecture est une marchandise qui rapporte à qui sait l'exploiter commercialement ! — le nettoyage est à peine entamé que la seconde guerre mondiale éclate !

Cinq nouvelles années de repos forcé pour les architectes, l'occupant n'autorisant la construction de bâtiments que pour un montant de 10.000 francs maximum, autant dire les réparations les plus urgentes. Nombreux sont les architectes prisonniers de guerre en Allemagne; certains continuent la lutte dans la résistance; d'autres combattent aux côtés des Alliés sous toutes les latitudes. Hugo Van Kuyck (Anvers 1902-1975) se distinguera au sein de l'armée américaine en préparant la cartographie et les pronostics du débarquement en Normandie (28).

La libération du pays, en 1944, trouve la Belgique appauvrie mais pleine d'espoir. Le 2 décembre 1946, le législateur reprend sous forme d'un arrêté-loi, sans y changer grand chose, l'arrêté relatif à l'urbanisme pris par les Secrétaires Généraux en 1940. Henri Van de Velde, qui avait (imprudemment ?) accepté de remplir le rôle de conseiller artistique sous l'occupation, a quitté le pays pour la Suisse. Une administration de l'urbanisme est créée au sein du Ministère des Travaux publics. Nombreux sont ceux, parmi les



La Porte des Nations à l'Exposition Internationale et Universelle de Bruxelles (1958). Architectes : Pierre Guillissen et Jean Koning.



La « Mémé », logements pour étudiants de la Faculté de Médecine à l'U.C.L. à Woluwe-Saint-Lambert (1974). Architecte : Lucien Kroll.

architectes, qui ayant appelé cette institution de tous leurs vœux, le regretteront amèrement. Le « contrôle » des demandes de bâtir, jusque là réservé aux communes, se fera désormais par l'autorité centrale représentée par un fonctionnaire délégué par province. L'absence de doctrine — y en aura-t-il jamais une ? — est-il souhaitable d'en avoir une ? — crée nécessairement des heurts entre créateurs et contrôleurs de formes. De l'arbitraire parfois, mais souvent de la bonne volonté de part et d'autre, a permis malgré tout de canaliser tant bien que mal une demande de plus en plus considérable de bâtiments de toutes natures. Car de 1945 à 1970, on aura davantage construit en Belgique que de l'époque romaine à la première guerre mondiale ! Et que de nouvelles possibilités, pour un architecte, de s'affirmer ! Le béton armé — dont les premiers brevets furent pris en Belgique par François Hennebicque, un Calaisien marié à une Courtraienne — appliqué, nu de décoffrage, nous l'avons



Siège social de la Belgian-Petroleum Cy, avenue Jan Van Rijswijk à Anvers (1960). Architectes : Léon Stynen et Paul De Meyer.

vu, à Liège en 1905, est devenu « le » matériau par excellence. Certes, il est encore des architectes qui n'abandonnent pas la brique qui fit la gloire de certains d'entre eux à l'écoute de l'architecture hollandaise entre les deux guerres (Eduard Van Steenberghe à Anvers; Pierre Verbruggen à Ostende; J. Eggericx, à Watermael-Boitsfort). Mais le béton permet, rapidement et à moindre frais, de franchir les grandes portées que réclament les bâtiments utilitaires (51,80 m dans un hangar à Melsbroek en 1951). De plus, il a donné naissance aux techniques nouvelles que sont les voiles minces, le précontraint, la poutre préfléchée, les grands éléments portants préfabriqués. D'autres systèmes de construction seront « testés » par des architectes belges lors de l'Exposition universelle et internationale qui se tint au plateau du Heysel en 1958, tels les résilles spatiales, les structures plissées ou tendues, etc.

Le peu de place attribuée à ces « réflexions », le manque de recul, le respect



L'ancien béguinage de Louvain, après restauration exécutée de 1964 à 1971 sous la conduite de M. Raymond Lemaire.

de la déontologie — codifiée par l'Ordre des Architectes créé par une loi du 26 juin 1963 — et... la susceptibilité des architectes, nous empêchent de citer tous ceux qui, à l'un ou l'autre titre, ont marqué de leur griffe personnelle une architecture qui se cherche depuis ces trente-cinq dernières années. L'anecdote suivante, vécue personnellement, met en lumière cet embarras : revenu en Belgique en 1957 pour expliquer le parti adopté au pavillon que la Société Philips lui avait commandé pour l'Expo 58, Le Corbu-

sier fut conduit à Anvers où 25 ans auparavant il avait participé avec Hoste et Loquet au concours d'aménagement de la rive gauche. Là, on lui montra, tout fiers, l'une ou l'autre réalisation d'immeubles sur pilotis; mais le résultat de cette confrontation fut décevant pour les cicerones, le jugement de Le Corbusier se résumant à cette phrase lapidaire et incisive : « ils n'ont rien compris ! ». Il est vrai que Le Corbusier avait un caractère que le rejet trop longtemps entretenu de ses théories avait fortement aigri.

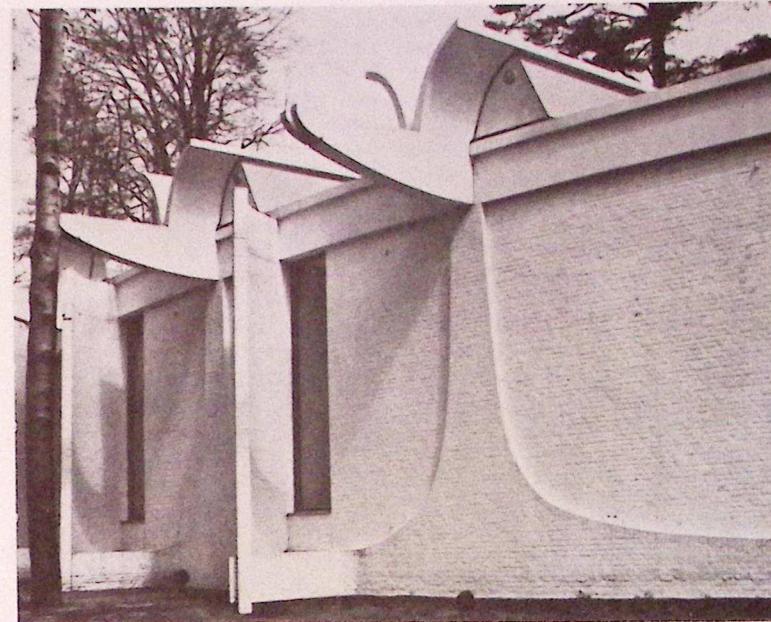
Depuis lors, bien sûr, beaucoup d'eau a passé sous les ponts et de nombreux talents, n'en déplaise aux critiques, se sont affirmés aussi bien en Flandre et en Wallonie qu'à Bruxelles.

Léon Stynen (né en 1899 et formé à Anvers), auteur de cet admirable immeuble B.P. dans la Métropole anversoise (en collaboration avec Paul De Meyer, 1960), fit de l'I.S.A.D. (29) dont il était devenu directeur en 1952, une école d'architecture de très grande renommée. « Cette juste réputation », dit Stynen, La Cambre le doit « au respect unanime d'une doctrine qui veut que toute recherche artistique, pour être valable, soit faite dans la liberté de pensée et d'action, pour autant que cette liberté soit placée sous le signe de la raison » (30). Ces paroles furent les dernières proférées à La Cambre qui eussent plu à Henry Van de Velde dont l'esprit avait été maintenu jusque-là. Après il y eut 1968 et les états généraux de l'architecture qui amorcèrent un virage dans l'enseignement et dans la pratique de cet art. Isolé, face à une clientèle devenue anonyme, l'architecte dont l'agence a pignon sur rue fut confronté à des problèmes dont l'existence l'avait à peine jusqu'ici effleuré : la volonté politique des habitants — de tous les habitants — de participer à la construction de leur milieu ambiant (31). L'architecture alternative et la lutte anti-industrielle, sommet de cette prise de conscience, allaient faire de La Cambre le foyer principal de la lutte urbaine... et mener cette institution à son éclatement en 1979... (32).

La participation aujourd'hui acquise des habitants, groupés en Comités de Quartier informels ou savamment organisés, n'est cependant pas le résultat d'un phénomène spontané. C'est l'aboutissement d'un long processus de réflexions et de dispositions légales qui remontent haut dans le temps.

En Belgique, en effet, la lutte des Anciens et des Modernes ne s'est pas limitée aux manifestes ni aux réalisations concrètes : elle s'est insidieusement inscrite dans des textes légaux généralement admis par tous. Ainsi en est-il de la loi du 7 août 1931 sur la conservation des monuments et des sites dont personne ne niera l'utilité (33).

Mais du respect des monuments d'intérêt national à celui de l'architecture vernaculaire en passant par les « ensembles », il y a un grand pas que la Commission Royale des Monuments et des Sites, aujourd'hui culturalisée en sections francophone et néerlandophone, a franchi à pas prudents mais décisifs. Bien plus, les implications de l'architecture sur le comportement humain, intuitivement ressenties par l'architecte, selon le Dr Sivadon (34), ont glissé du monde individuel dans le domaine social, à tel point qu'aux yeux de beaucoup de gens — et de certains architectes — les sciences humaines doivent supplanter la technologie, même si c'est au détriment de l'équilibre qui devrait toujours exister entre ces deux éléments essentiels de l'art de construire. On en arrive ainsi à ne plus vouloir bâtir à neuf, à se contenter de figer le patrimoine immobilier existant, à le « rénover ». Encore faut-il s'entendre sur « la rénovation ». En 1957, la Ville de Bruxelles, innovant en cette matière, dressait un plan d'amé-



Pavillon d'exposition du Musée de Sculpture du Middelheim à Anvers (1969-1970). Architecte : Renaat Braem.

La Cité Modèle, Chaussée Romaine, au Heysel (1956-1974). Architectes : Renaat Braem, René Coolens, Groupe « L'Equerre » et René Panis.



agement d'un « îlot sacré » dans lequel toute modification en façade doit nécessairement s'inspirer de styles des XVIIe ou XVIIIe siècle. Raymond Lemaire s'en est fort bien tiré pour la réhabilitation de l'ancien béguinage de Louvain (1964-1971) et des opérations similaires ont lieu actuellement sur l'ensemble du territoire. Mais de là à imposer de construire des façades du XVIIIe siècle dans une rue tracée au XIXe, il y a de la marge (35) ! Si l'on peut comprendre l'attitude de certains architectes, les jeunes surtout, qui, refusant les formes architecturales de catalogues commerciaux, se réfugient dans des reconstitutions à l'ancienne plus sécurisantes, peut-on admettre de rejeter la créativité et d'élever la copie en doctrine ? (36).

« Concevoir et réaliser », a écrit Richard Neutra, « sont les buts de la carrière d'architecte, qui prennent leur source dans l'intuition, mais celle-ci s'est toujours basée et se basera toujours sur le bon sens et la méthode » (37).

Le bon sens et la méthode manqueraient-ils aux architectes belges ? A entendre les architectes eux-mêmes, on serait tenté de le croire. Car l'architecte anversois Renaat Braem a osé écrire que la Belgique était le plus vilain pays du monde (38) et l'on prête à l'architecte liégeois, Charles Vandenhove, d'avoir dit « qu'il n'y a plus d'architecture depuis qu'il y a des architectes » (39). Paradoxalement, l'un et l'autre ont démontré le contraire, le premier avec des œuvres d'un baroque nouveau (pavillon d'exposition du Musée du Middelheim à Anvers, 1969-1970), le second dans un certain maniérisme constructif (Institut d'Éducation physique au Sart-Tilman). Des réalisations architecturales de valeur ? Mais il en est des quantités ! Il suffit, pour s'en rendre compte, d'ouvrir l'une ou l'autre revue d'architecture qui ont fleuri après la première guerre mondiale : *La Cité* (1919-1935), *La Maison* (1947-1970), *Rythme* (1948-1967), *Architecture* (1952-1970), *A Plus* (depuis 1973). Des noms ? Il y en a trop pour se permettre une énumération. Les centaines d'architectes diplômés annuellement de treize écoles d'architecture et les ingénieurs archi-

tectes de plus en plus nombreux, formés dans les universités de Gand, Liège, Mons, Louvain-la-Neuve et Leuven, ne sont pas tous, certes, des virtuoses. Depuis la promulgation de la (dernière ?) loi sur l'organisation de l'enseignement de l'architecture, le 18 février 1977, les étudiants architectes dont les études ont été consacrées « de type long de niveau universitaire » et leurs écoles, toutes gratifiées du même titre d'Institut Supérieur d'Architecture, ont d'ailleurs l'obligation de choisir un certain nombre de cours à option qui pourraient fort bien déboucher un jour sur une spécialisation. L'imbrication à l'architecture des techniques de chauffage, de ventilation, d'éclairage, de levage, de stabilité, etc., ne permet plus non plus à l'architecte de jouer cavalier seul. Pour mener son œuvre à terme il doit non seulement s'associer avec d'autres architectes, mais s'entourer de conseillers en disciplines diverses, ingénieurs, sociologues, urbanistes, que sais-je. Certes, les membres de ces associations — momentanées ou durables — de ces ateliers, ces agences ou ces groupes se reconnaîtront toujours un patron, maître à penser de l'équipe.

Mais un patron qui sait la part de chacun et dont la signature s'aligne le plus souvent aux côtés de celles de ses collaborateurs. C'est de ces officines que sortent les projets pour des bâtiments de prestige réclamés par le secteur tertiaire (C.G.E.R. à Bruxelles, Glaverbel à Boitsfort), les cités-parcs (Cité modèle au Heysel, Anvers Rive Gauche), les cités administratives (Bruxelles), les cités industrielles (Moll), les plans d'aménagement de quartiers entiers (place Saint-Lambert à Liège).

Certes les architectes belges ne font plus — ne font pas encore à nouveau — école.

A Louvain-la-Neuve, ville créée de toutes pièces à partir de 1969 à quelque 25 km au S.-E. de Bruxelles, pour une population future approximative de 50.000 habitants sur une surface de 900 Ha, quoique la recherche de l'unité d'ensemble ait été envisagée par les auteurs du projet d'aménagement (à l'origine, l'architecte Jean-Pierre Blondel sous la haute direction de pro-

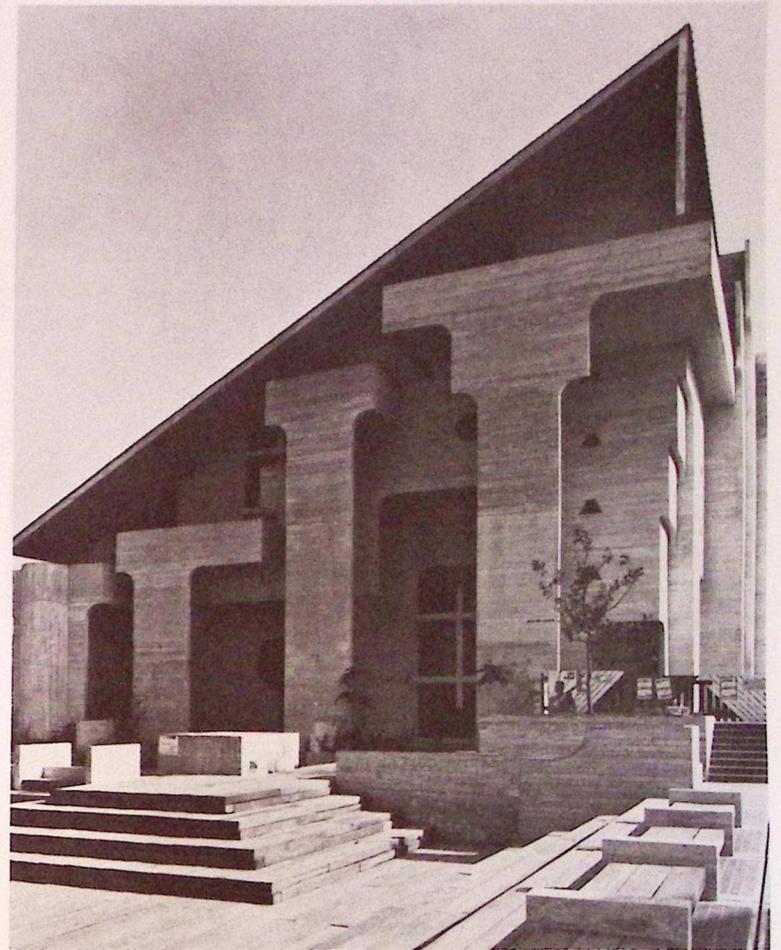
fesseur Raymond Lemaire, historien de l'art), des créateurs comme André Jacquain (restaurant, club, bibliothèque) et Roger Bastin (laboratoires Cyclotron) restent seuls profondément individuels sans qu'il y ait rien de commun dans leur inspiration. On peut dire que leurs œuvres, avec celles d'un Claude Strebelle (divers bâtiments à Campus du Sart-Tilman à Liège), d'un Jacques Wybauw (Banque Bruxelles Lambert, rue de la Régence à Bruxelles), d'un Jean Cosse (Monastère de Saint-André de Clerlande à Ottignie) et ma foi bien d'autres, sont déjà, aujourd'hui, les monuments historiques pour demain. Mais cette possibilité de faire une œuvre personnelle, qui se distingue d'emblée du voisinage, est raison de tous les excès commis, s'amenuise de plus en plus en milieu urbain. C'est dommage pour les architectes de talent et pour « l'architecture qui fait l'histoire de l'art », le refus opposé au premier projet des architectes Roger Bastin et Léo Beeck pour le Musée d'Art Moderne à Bruxelles est l'illustration. Cependant, à considérer l'apport des architectes à de constructions de génie civil purement utilitaires (Georges Dedoyard aux ponts-routes dans la Province de Liège; Georges De Hens au pont-levant de Vilvorde), à juger l'intégration harmonieuse d'une architecture contemporaine dans des cadres urbains anciens (Grand-Place de Nieuport, le Meir à Anvers) nous estimons que tout espoir n'est pas perdu et que les oppositions outrancières à une architecture qui, pour l'honneur de l'« homo sapiens » ne peut être que prospective, ne seront bientôt plus que le souvenir du coup de semonce qu'il était indispensable de faire entendre dans une société où l'architecte risquait fort de ne plus jouer que le rôle d'un décorateur de constructions mises sur le marché au même titre que n'importe quelle marchandise.

Après 150 années d'existence, la Belgique connaît donc bien des dilemmes en matière architecturale. Notre consolation est de constater qu'il s'agit d'un phénomène commun à toutes les nations industrialisées. Le moment est donc propice à l'éclosion d'idées nouvelles.

Se trouvera-t-il un architecte belge pour relever le gant et s'affirmer comme sut le faire Victor Horta face à l'éclectisme du XIXe siècle ?

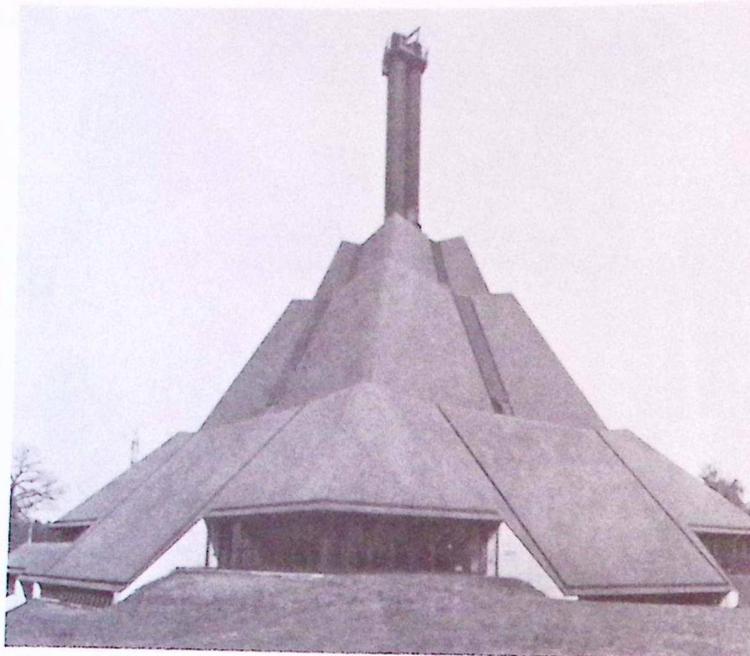
2 Voir début dans « Brabant » numéro spécial 2-3/1980.

- (15) Schmitz (Marcel), *Op. cit.*, p. 9.
 (16) Borsi (Franco) et Wieser (Hans), *Bruxelles, capitale de l'art nouveau*, Bruxelles, 1971.
 (17) Martiny (V.G.), *Op. cit.*, pp. 85-93.
 (18) *Id.*, p. 89.
 (19) *Garden cities of tomorrow*, Londres, 1902. Traduction française chez Dunod, Paris, 1969.
 (20) Où l'on peut comparer les deux tendances de l'architecture « moderne » : y voisinent en effet le « purisme » (Hoste) et le « sentimental » (Pompe).
 (21) Fondée en 1919 sous le titre de Société des Urbanistes belges, cette association sera dissoute en 1968, l'architecture « moderne » ayant alors perdu son sens premier. On trouvera le manifeste de la S.U.B. dans la revue *La Cité*, n° de septembre 1919.
 (22) Les C.I.A.M. (Congrès Internationaux d'Architecture Moderne) furent créés à La Sarraz, en Suisse, en 1928.
 (23) *Sept Arts*, revue fondée par Victor Bourgeois et son frère Pierre en 1922, n° 1.
 (24) Autour de Henry Van de Velde, peintre anversois venu à l'architecture, on trouve outre l'ingénieur Raphaël Verwilghen, le jardiniste Louis Vander Swaelmen et l'architecte autodidacte Antoine Pompe, toute une série d'architectes formés à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, tels Jean de Ligne, Jean Eggerix, Victor Bourgeois et (plus tard), Robert Puttemans. On rencontre même, rappelle Pierre Puttemans (*op. cit.*, p. 155) Albert Van Huffel, auteur de « la monstrueuse basilique de Koekelberg ».
 (25) *La Triple Offense à la Beauté*, in *Page de doctrine*, Bruxelles, 1942.
 (26) Lettre du 16 novembre 1935 (Cf. *Notice sur Henry Lacoste*, in *Annuaire pour 1971 de l'Académie Royale de Belgique*, p. 160).
 (27) *Un peu de philosophie*, in *Clarté*, n° 2, février 1937, p. III.
 (28) *Stylen* (Léon), *Eloge de Hugo Van Kuyck*, in *Bulletin de la Classe des beaux-arts de l'Académie Royale de Belgique*, 5e série, t. LVIII, 1976, fasc. 4-6, p. 55.
 (29) Plus tard l'E.N.S.A. A.D (Ecole Nationale Supérieure d'Architecture et des Arts Décoratifs) puis l'E.N.S.A.A.V. (Ecole Nationale d'Architecture et des Arts Visuels), mieux connue sous le vocable de La Cambre parce que logée dans les bâtiments de l'abbaye de ce nom, sauvés de la ruine par Guillaume Des Marez en 1921.
 (30) *Paroles de congé*, Bruxelles, ENSAAD, 7 octobre 1965.



En haut : la bibliothèque de l'Université Catholique à Louvain-la-Neuve (1972). Architecte : André Jacquain.

Ci-contre : laboratoire du cyclotron à Louvain-la-Neuve (1969-1972). Architecte : Roger Bastin.



En haut de la page : chaufferie centrale de l'Université de l'Etat au Sart-Tilman à Liège (1966). Architecte : Claude Strebelle.



Ci-contre : pont-levant à Vilvorde. Architecte : Georges De Hens ; ingénieur : Hilgers.

(31) Le summum de cette participation a été atteint en 1974 à la « Mémé », maison(s) des étudiants de la faculté de médecine de Louvain-la-Neuve en Woluwe, par l'architecte Lucien Kroll.

(32) On trouvera les explications des professeurs « maintenus » et « exclus » dans la Revue **A Plus**, n° 61 (novembre-décembre 1979) et n° 62 (janvier-février 1980, pp. 22-25).

(33) La Commission des Monuments elle-même avait été instituée le 7 janvier 1835. On lui adjoignit une section des Sites par arrêté royal du 29 mai 1912.

(34) **Je suis psychiatre, pas architecte**, in **Bâtiment**, n° 51, mars 1971, p. 82.

(35) C'est le cas de deux pignons récemment élevés par les architectes M. et P. Mignot rue Saint-Jean à Bruxelles.

(36) Thèse défendue par Maurice Culot in **L'École d'architecture de La Cambre et la résistance industrielle**, publiée dans **Lotus international**, Milan, n° 21, décembre 1978.

(37) **Lettre aux architectes de demain**, in **Architecture d'Aujourd'hui**, n° 73, septembre 1957, p. 3.

(38) **Het leelijkste land ter wereld**, 1968.
(39) **Bekaert (Geert) Charles Vandenhove**, l'architecture et l'architecte, Liège, 1976.

BIBLIOGRAPHIE

Schayes (A.G.B.), **Histoire de l'Architecture en Belgique**, Bruxelles, s.d., (1852), 4 vol., in 8, 204 + 193 + 236 + 245 p., ill.

Castermans, **Parallèle des maisons de Bruxelles et des principales villes de Belgique**, Liège, 1852.

Académie Royale des Beaux-Arts et Ecole des Arts décoratifs de Bruxelles. **Exposition centennale 1800-1900**, Bruxelles, s.d. (1900), 23 x 15 cm, 100 p. + appendice (8 p.), 44 pl. h.t.

Helbig (Jules), **Le Baron Béthune. Fondation des Ecoles Saint-Luc**, Lille-Bruges, 1906, 30,5 x 22 cm, VII + 400 p., ill., XLVII pl., portrait.

Fierens-Gevaert, **L'architecture et l'art décoratif modernes en Belgique**, in **L'Amour de l'Art**, Paris, avril 1923, (numéro spécial).

Laurent (Marcel), **L'architecture et la sculpture en Belgique**, Paris et Bruxelles, 1928, in 4°, 47 p., 64 pl.

Schmitz (Marcel), **L'Architecture moderne en Belgique**, Bruxelles, 1937, 22,5 x 19 cm, 40 p., 64 pl.

Fierens (Paul), **L'Architecture et la Sculpture au dix-neuvième siècle**, in **L'Art en Belgique**, Bruxelles, Renaissance du Livre, 1939, pp. 413-434, ill.

Fierens (Paul), **L'art contemporain**, Ibid, pp. 503-530.

Flouquet (P.L.), **L'Architecture et l'urbanisme depuis le début du siècle**, in **Les belles heures de Bruxelles**, Bruxelles, 1952.

Van Kuyck (Hugo), **Modern Belgian Architecture**, New-York, 1955, 23 x 15,5 cm, s. pagination, ill.

Bontridder (Albert), **L'architecture contemporaine en Belgique**, Anvers 1963, 20,5 x 20,5 cm, 72 p., pl. h.t.

Van de Voort (J.), **De bouwkunst in België sedert 1800**, in **Kunstgeschiedenis in de Nederlanden**, Zeist, de Haan, 1965.

Martiny (V.G.), **L'architecture en Belgique depuis 1900 jusqu'à nos jours**, in **L'Industrie de la Construction**, Bruxelles C.N.C., 1966, pp. 93-113, ill.

Braem (Renaat), **Het leelijkste land ter Wereld**, Leuven, Davidsfonds 1968, 19 x 12,5 cm, 68 p., ill.

Antoine Pompe et l'effort moderne en Belgique, 1890-1940, Catalogue de l'Exposition organisée par les « Archives d'Architecture moderne », Musée d'Ixelles, 1969, 21 x 19 cm, 192 p., ill.

Borsi (Franco) et Wieser (Hans), **Bruxelles, Capitale de l'Art nouveau**, Bruxelles, Vokaer, 1971.

Bekaert (Geerts) et Strauven (Francis), **La Construction en Belgique, 1945-1970**, (avec bibliographie des revues d'architecture d'après guerre et de nombreuses biographies d'architectes), C.N.C. Anvers, 2^e éd., 1971, 24 x 22 cm, 384 p., ill.

Puttemans (Pierre) et Hervé (Lucien), **Architecture Moderne en Belgique** Bruxelles, Vokaer, 1974, 30,5 x 21 cm, 264 p., ill. pl. h.t.

Bruxelles — **Guide d'Architecture, 1890-1975**, Bruxelles, s.d. 2^e édition (1976), 23,5 x 11,5 cm, 128 p., ill., plan h.

Bral (Guido-Jan) et Buelens (Ann), **Eclectisme : stijlpluralisme in de kunst**, in **Openbaar kunstbezit in Vlaanderen**, august-oktober 1979, n° 3, pp. 83-115, ill.

A Mélin...

L'Eglise Notre-Dame de la Visitation

par Robert ENGELS

Le village de Mélin, à quatre kilomètres de la petite ville médiévale de Jodoigne, occupe une hauteur au pied de laquelle le Gobertange prend sa source. L'agglomération offre un aspect assez imposant grâce surtout à quelques grandes fermes : la Hesperée, la Grande Cense du Seigneur, la ferme Quinot ou Fortemps, la ferme Blondeau ou Malevé, la ferme de la Converterie...

Au hameau de Gobertange se fait l'extraction de la pierre blanche qui fut employée dans la construction d'édifices célèbres et qui est renommée depuis des siècles.

Au centre, l'église, dédiée à Notre-

Dame de la Visitation, domine admirablement le village avec lequel elle partage des jours de tristesses ou des heures de joies.

Cette année sera marquée par le bicentenaire de la consécration de ce temple paroissial.

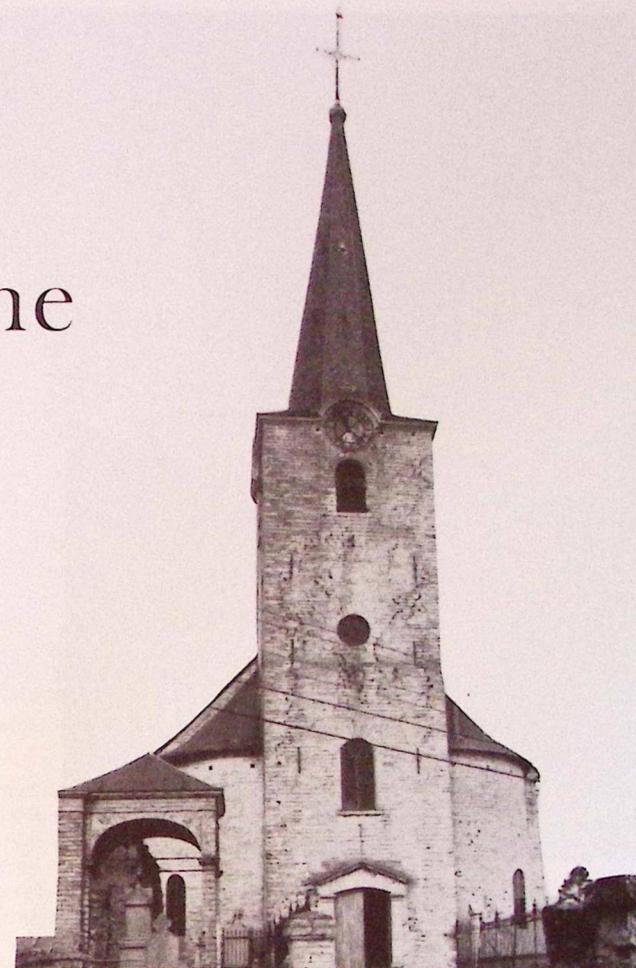
L'historique

L'année 1780 fut mémorable pour les Belges. En effet, ils virent descendre dans la tombe, la même année, leur souveraine, Marie-Thérèse d'Autriche (1740-1780), et son frère et successeur d'un jour, Charles de Lorraine, les dignes successeurs de Charles VI, celui qui avait anobli le seigneur de Mé-

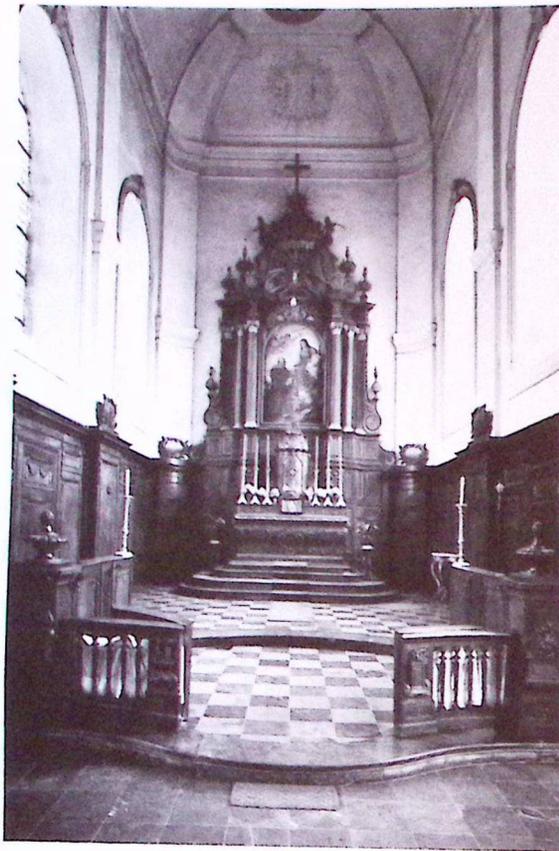
lin, sans doute le plus illustre : Philippe-Jacques Van der Laen.

L'histoire nous apprend également que le 20 avril 1776 se tint, sur la Place Communale de Mélin, le plaid mémorable qui décida de la reconstruction de l'église dont l'état de vétusté offusquait les habitants. Les abbayes de la Ramée et de Florival ayant le patronat de la cure, l'avocat Schornert et l'architecte Jaumotte furent les mandataires qui représentèrent ces deux institutions monastiques. Ils présentèrent les plans qui furent approuvés par la communauté à quelques détails près.

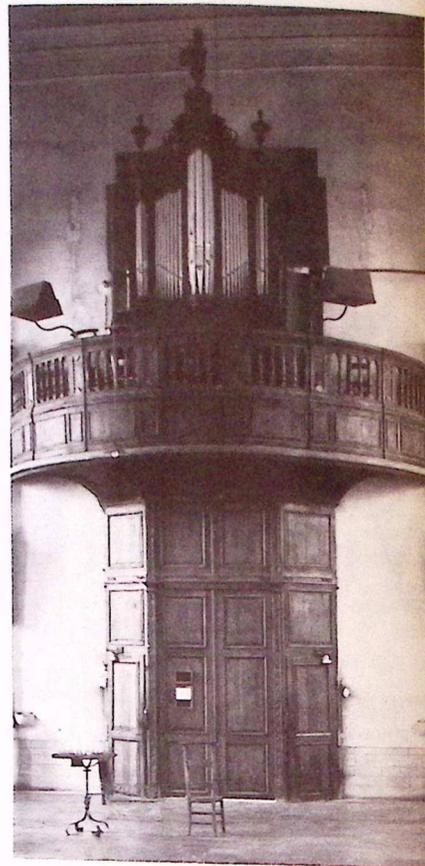
L'édifice actuel, dédié à la Visitation



Mélin : l'église Notre-Dame de la Visitation dont on fête, cette année, le bicentenaire de la construction.



Chœur de l'église Notre-Dame de la Visitation.



Les orgues de l'église Notre-Dame de la Visitation sont d'une valeur inestimable.



Mélin : un aspect des carrières d'où l'on extrait encore de nos jours la fameuse pierre blanche de Gobertange.

de la Sainte Vierge, fut commencé en 1777. Il fut probablement terminé en 1780, selon la date mentionnée à l'intérieur de la tour et au-dessus du jubé. Peu après l'inauguration de la nouvelle église eut lieu un tournoi comme la population n'en avait jamais vu à Mélin. Ce fut non seulement une fête de la classe inférieure, mais un rendez-vous de la grande bourgeoisie, accourue des alentours. A cette parade extraordinaire, on vit défiler, non seulement les archers vêtus de leur costume traditionnel, brodé d'écarlate et de velours, mais encore des hôtes marquants portant panache et faisant preuve, pour la circonstance, d'une courtoisie recherchée et d'une galanterie toute pastorale ! La tour de l'église, en pierres de Gobertange, renferme trois cloches pe-

sant, au total, environ deux mille cinq cents kilos. La plus petite appartenait à la communauté, les deux autres furent enlevées et fondues par les Allemands en 1943 et remplacées, après la guerre, par deux nouvelles de caractéristiques et de poids sensiblement les mêmes.

La reconstruction de l'église fut un événement important de ce XVIII^{ème} siècle qui fut marqué, dans le domaine civil, par l'administration intelligente et efficace de la famille Van der Laen.

L'aspect extérieur du temple relève d'un style néo-classique sobre. Il abrite une nef Renaissance d'ordonnance basilicale. L'édifice actuel a remplacé un vaisseau roman qui a fait, pendant des siècles, l'admiration des alentours, avec ses multiples chapelles

dédiées à saint Jean, saint Roch et à la Sainte Croix. Au banc de communion se découvrent de curieux angelots aux ailes repliées et un âne toisonné de laine. Le retable de l'autel principal est rehaussé d'une peinture de Léon Herbo, exécutée en 1874, et qui représente la Sainte Vierge couronnée par un ange et présentant le rosaire à saint Dominique agenouillé.

Léon Herbo était un peintre de genre et portraitiste. Il naquit à Templeuve, le 7 octobre 1850, et mourut à Bruxelles en 1907. Elève des Académies de Tournai et de Bruxelles, Herbo débuta en 1875 et exposa à Bruxelles, Munich, Gand, Cologne et Paris où il obtint d'ailleurs une mention honorable à l'exposition de 1889.

Rares témoins importants de la Renaissance dans notre pays, les orgues,

d'une valeur inestimable, sont de la seconde moitié du XVI^{ème} siècle. Les fonts baptismaux de style Louis XIV, en pierres de Gobertange, proviennent de l'église précédente.

Des objets du Saint Office sont encore à mentionner pour leur grande valeur : un ostensor ogival, un ciboire et deux calices, de 1641, tout ornés de figurines finement ciselées.

Un beau calvaire orne l'entrée principale du cimetière. Il en a remplacé un autre, élevé aux frais du seigneur auquel l'évêque de Namur avait accordé de larges indulgences.

Elle a coûté 30.208 florins

Important patrimoine artistique de la commune, l'église avait coûté 30.208 florins. A cette époque, cela représentait une somme énorme.

La collation de la cure appartenait aux abbayes de la Ramée et de Florival (pour les trois quarts) et le reste à celles de Villers et d'Averbode. Le curé accumula péniblement 1.088 florins provenant annuellement de la grande

et de la menue dime. Mais les dons les plus marquants affluaient de la famille noble des Robiano, successeurs des Van der Laen.

On notera que la paroisse n'a pas toujours eu la même étendue que la commune. Elle s'étendait autrefois sur la ferme de Wahanges et cinq maisons du village de l'Ecluse. Trois diocèses se la partageaient jusqu'à la révolution : celui de Liège détenait la chapelle au Baty et celui de Namur, l'oratoire de Saint Pierre, construit sur le cimetière et disparu de nos jours.

Elle veille depuis deux siècles

L'église de Mélin veille déjà depuis deux siècles sur les paroissiens. Les deux cents ans de sa vie ont été marqués par diverses restaurations.

C'est ainsi que la tour de l'église, bâtie dans un but défensif, fut crevassée par un tremblement de terre en 1828. Elle fut encore restaurée en 1839 en pierres de Gobertange. Cette restauration fut cependant mal exécutée et nécessita une nouvelle réparation en 1902.

Le 13 décembre 1871, la Commission des Monuments et des Sites émit un avis favorable pour la restauration de l'église et le 27 juin 1896 la même commission approuva le devis estimatif d'une nouvelle restauration y compris celle des vitraux.

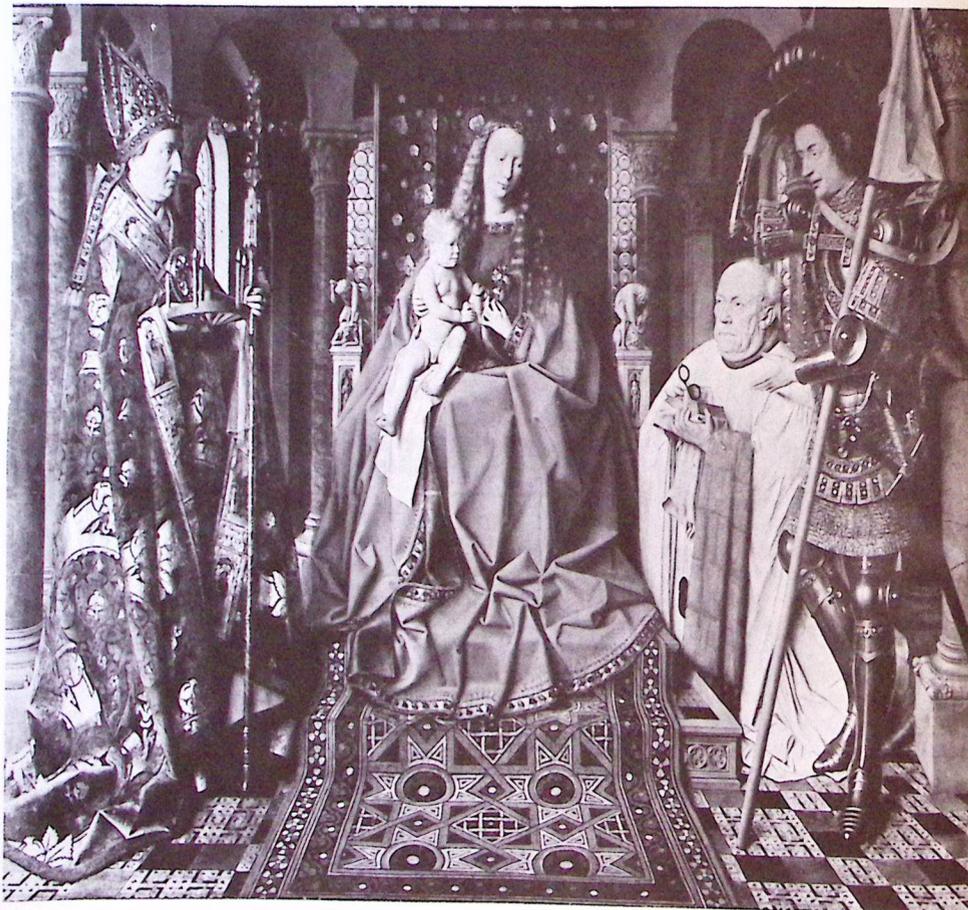
En 1976, sous le pastorat de l'abbé de la Serna, la restauration générale de la nef et des bas-côtés, qui dura trente mois, a rendu à l'église Notre-Dame de la Visitation de Mélin, tout le prestige religieux et artistique qu'elle mérite. L'inauguration officielle avait débuté par une messe solennelle célébrée par Mgr Descamps, évêque titulaire, recteur magnifique honoraire de l'Université Catholique de Louvain, en présence des autorités communales et des principaux artisans de cette restauration.

L'église est actuellement comprise dans le doyenné de Jodoigne et dépend de l'archevêché de Malines.

Bibliographie : « Mélin, son histoire, ses légendes, ses vieilles pierres », par A. Leffèvre, 1979.

Les peintres bruxellois

par Emile POUMON

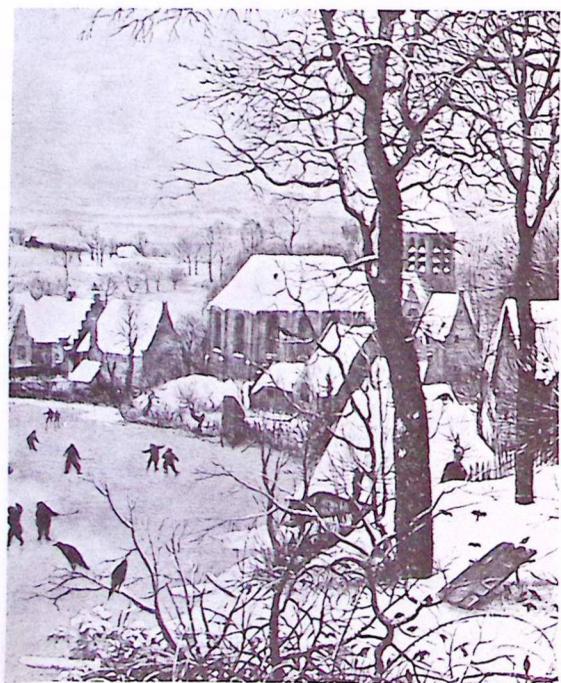
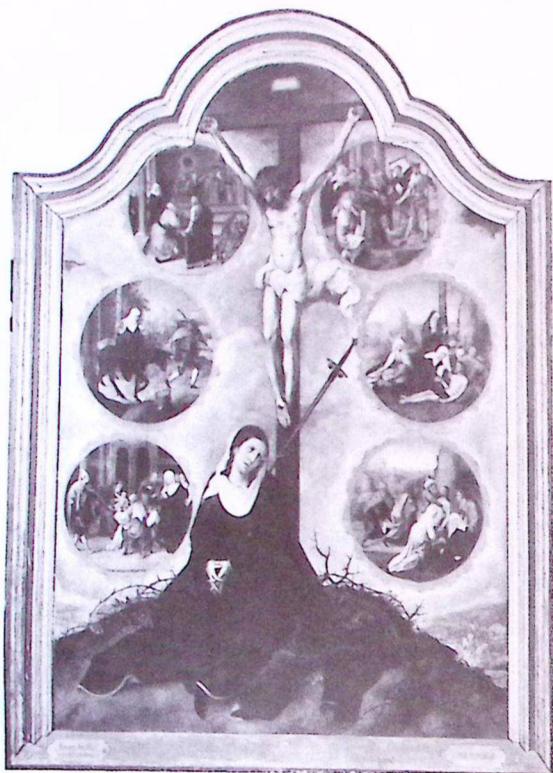


A l'occasion de son millénaire, notre capitale a rendu hommage à l'un de nos grands peintres : Rogier de la Pasture. Né à Tournai, il passa cependant la majeure partie de sa vie à Bruxelles, dont il devint le peintre officiel. Ses œuvres qu'il réalisa pour l'hôtel de ville disparurent lors du bombardement de Bruxelles, en 1695, par Monsieur de Villeroy. C'est l'amour pour une jolie Bruxelloise, Lysebette Goffart, qui le fixa dans la cité brabançonne. Il repose dans le déambulatoire de la cathédrale Saint-Michel. Une statue y rappelle son souvenir. Il influença tout naturellement les peintres bruxellois de l'époque, tel Vranck van Stockt (1420-1495) dont les fils, Jean et Michael, furent peintres également. Il influença aussi, mais dans une moindre mesure, Colin de Coter (1455-1538) et d'autres peintres bruxellois de valeur dont on a perdu le nom dont on regroupe les œuvres sous les noms de « Maître de... ». Il y a ainsi le Maître de la Vie de Joseph et le Maître de la Légende de sainte Catherine. Il y a aussi, le Maître de la Légende de sainte Madeleine, le Maître du feuillage et le petit point, le Maître du retable d'Orsel.

Une quinzaine d'œuvres sont attribuées au Maître à la vue de Saint-Gudule, vue figurant sur une « Prédication d'un saint » conservée au Musée du Louvre (vers 1485). Quant au Maître dit de Charles Quint, il est déjà fortement influencé par la Renaissance. Le plus important peintre bruxellois du XVI^e siècle est Bernard van Orley (1488-1541). Son œuvre comprend notamment des sujets religieux mais aussi un grand nombre d'excellents portraits (notamment de la famille impériale), des cartons très célèbres de tapisseries (la Légende de Notre-Dame du Sablon, les Misses de Maximilien) et de vitraux, notamment ceux remarquables du transept et de la chapelle du Saint-Sacrement à la cathédrale Saint-Michel.

A gauche : Rogier de la Pasture : « La Vierge au Christ et sainte Catherine ».
A droite : Rogier de la Pasture : « Sainte Gudule » (Rotterdam, Museum Boymans - van Beuningen).





Gilles Willems et Pierre De Kempeneer (1503-1580) qui joua un rôle important en Espagne où ses œuvres sont conservées sous le nom de Pedro Campana. Il suscita l'admiration de Murillo et revint à Bruxelles en 1563.

Le charme d'une autre Bruxelloise, Marie Coucke, amena Pierre Bruegel l'Ancien (1525-1569) à Bruxelles où naquirent ses fils : Pierre Breughel d'Enfer (1564-1638) et Jean Breughel de Velours (1568-1625) qui fut le peintre des Archiducs tout comme Denis Van Alsloot (1570-1628) qui nous a laissé d'excellents paysages. Appartiennent également au XVIe siècle : Jean Speeckaert (1540-1590) dont les œuvres sont connues par la gravure, Lucas van Nevele, Adrien Weert (1510-1590), le paysagiste Josse van Liere qui, propagandiste calviniste, dut fuir à Francfort où il mourut tout comme Joost van Winghe (1544-1604), peintre d'allégories.

Corneille van Coninxloo travailla à la cathédrale Saint-Michel et à l'église Notre-Dame de la Chapelle ; Henri De Clerck (1570-1629) dans des églises bruxelloises et des environs. Francesco Castello (1540-1621) se lia à Rome avec Rubens. D'autres peintres bruxellois ont, à l'époque, fait des séjours prolongés à l'étranger : Louis Cousin (1606-1667) dit Primo Gentile, portraitiste et peintre d'histoire, vécut 29 ans à Rome. Michel Sweerts (1624-1664) vécut à Rome et mourut aux Indes. Le portraitiste Engelhard de Pec vécut à Munich de 1578 à 1605 y laissant de nombreux portraits.

Lors de son séjour à Paris, Augustin Coppens réalisa notamment des cartons pour les Gobelins tout comme Philippe de Champaigne (1602-1674) qui fit une magnifique carrière à la Cour du Roi Soleil. Portraitiste admirable, peintre de Port Royal, recteur de l'Académie Royale de Peinture, il s'intégra si parfaitement dans son pays d'adoption qu'on le considère, à bon droit, comme un peintre de l'Ecole française. Il restait cependant attaché à Bruxelles comme en témoigne son

En haut de la page : Bernard van Orley : « Notre-Dame des Sept Douleurs ».
Ci-contre : Pierre Bruegel l'Ancien : « Les patineurs et la trappe aux oiseaux ».



Denis Van Alsloot : « Vue d'hiver de l'abbaye de la Cambre » (1616).

autoportrait (1668) où apparaissent les tours de l'hôtel de ville et de la cathédrale Saint-Michel.

Autre peintre d'importance au XVIIe siècle : Théodore van Loon (1581-1667), peintre de sujets religieux, un talent très personnel et qui est l'un des rares artistes des Pays-Bas à avoir échappé à l'emprise de Rubens et à se rattacher, par son réalisme et par son coloris, au Caravage. On peut encore admirer ses œuvres à l'église Saint-Jean-Baptiste au Béguinage, à Bruxelles, ainsi qu'à la basilique Notre-Dame à Montaigu.

Les Sallaert étaient deux : Antoine (1590-1658) et Jean-Baptiste, son fils. D'excellents paysagistes du XVIIe siècle sont d'origine bruxelloise. C'est le cas d'Augustin Coppens cité plus haut, de Denis van Alsloot qui a peint Bruxelles, son folklore, ses environs. Le très talentueux Jacques d'Arthois (1613-1686) s'est beaucoup intéressé à la Forêt de Soignes.

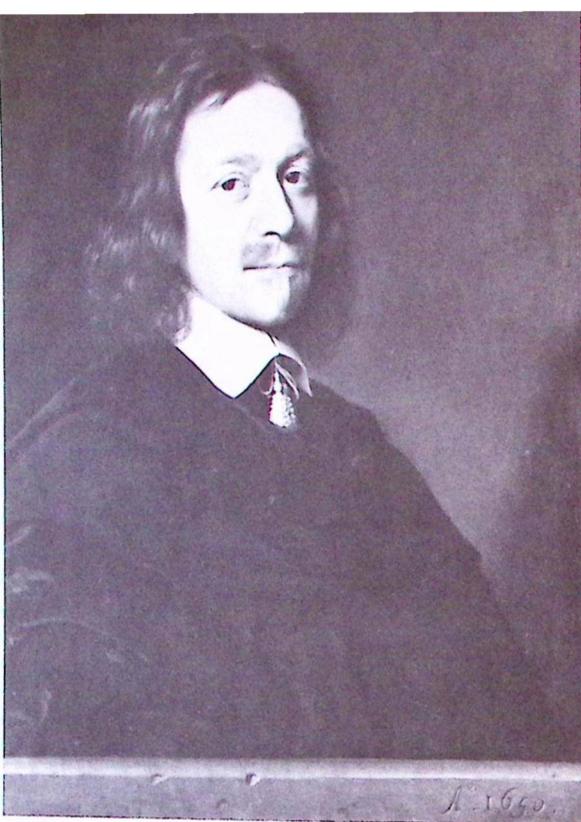
Daniel Van Heil (1604-1662) a surtout peint des vues de villes incendiées. Il y a encore Pierre Bout (1658-1719),

les deux Hamilton, animaliers, tout comme Jean-Baptiste Roy (1759-1839) et Jean-Louis De Marne (1754-1829). Ces deux derniers furent aussi paysagistes. Au XVIIIe siècle, il y eut aussi les trois Volders : Jan, Lancelot, Louis. Les peintres bruxellois voyagent moins au XVIIIe siècle. Citons néanmoins Hyacinthe la Peigne (1706-1772) qui travailla à Paris, à Vienne pour Cobenzl et mourut à Vienne. Et Francis Lonsing (1739-1799) qui vécut 20 ans à Rome, à Lyon, à Bordeaux où il se révéla un portraitiste très apprécié et où il mourut. Carel Ikens (1719-1752), Ignace Katze (1753-1790), François Jacquin (1750-1826), Antoine Bedoff (1787-1829), peintre d'histoire et de portraits, Henri Van Assche (1774-1841) qui préféra les paysages romantiques, J. Millé, dont le portrait équestre de Marie-Thérèse d'Autriche se trouve à l'hôtel de ville de Bruxelles. On y voit d'autres portraits de souverains et de gouverneurs des Pays-Bas signés d'artistes bruxellois : Jean van Orley (1665-1735), Guillaume Herreyns (1743-1827), Leclerc, Philippe van

Roy. Notons encore que le plafond de la Salle du Conseil communal (autrefois des Etats de Brabant) est une œuvre de Victor Janssens (1664-1739), Jean-Baptiste Van Moer (1819-1884), a peint les vieux quartiers et les vieux coins de Bruxelles qui ornent l'antichambre du bourgmestre.

Un artiste qui connut le succès de son temps est Jean-Baptiste Madou (1796-1877), peintre de genre, aquafortiste, lithographe. Il nous a laissé d'attachantes représentations de la vie populaire. Son contemporain, Paul Lauters (1806-1875), fut, de plus, paysagiste.

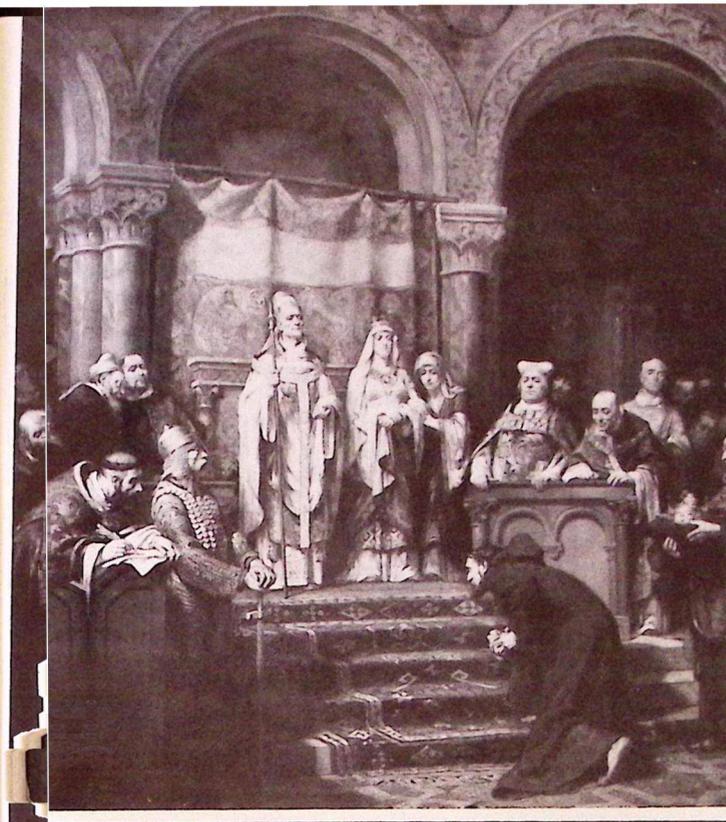
Deux peintres jouèrent un rôle important à Bruxelles au XIXe siècle : le carolorégien François-Joseph Navez (1787-1869), et son gendre, Jean Portael (1818-1895), de Vilvorde. Parmi les élèves du premier : Ferdinand Daems (1800-1875), Alfred Cluysenaar (1837-1902), Charles Hermans (1839-1924), François Stroobant (1819-1916), peintre de vues de villes, Constantin Meunier (1831-1905) plus connu comme sculpteur.



Ci-dessus : Philippe de Champaigne : « Portrait d'homme » (1650).

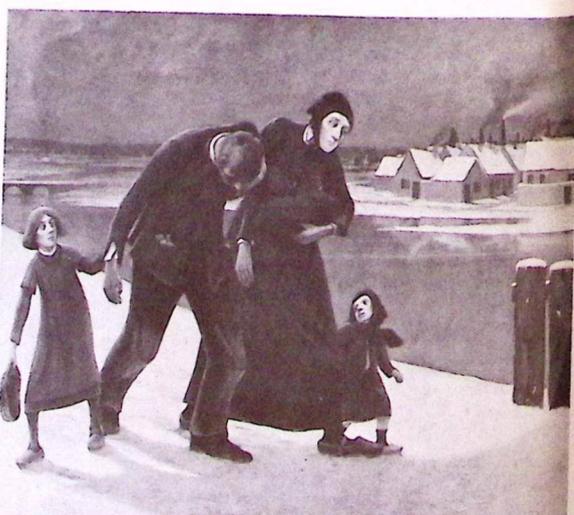


Ci-dessus : Jean Portaels : « La fiancée » (Collection Royale).



Ci-dessous : Edouard Agneessens : « Les enfants Colard » (Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique).

Ci-dessous : Eugène Laermans : « L'ivrogne » (Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique).



Parmi les élèves de Portaels : Edouard Agneessens (1842-1885), portraitiste et peintre de nus très appréciés, Franz Charlet (1862-1928), le baron Eugène Laermans (1864-1940), Emile Wauters (1846-1933), peintre d'histoire et de portraits, le baron Léon Frédéric (1856-1940). Tout au long du XIXe siècle, les peintres bruxellois continuent à voyager. Alfred Stevens (1823-1906) travailla à Paris où il se fixa et où il mourut. Son frère, Joseph (1818-1892), peintre animalier, surtout de chiens, vécut lui aussi la vie parisienne sous le Second Empire et fut l'un des favoris de l'Impératrice. Le chevalier Alfred de Knyff (1819-1885), paysagiste lui aussi, vécut et mourut à Paris. Pierre Jacobs (1780-1808), peintre de sujets historiques, mourut à Rome. Gustave Flasschoen (1868-1940) peignit en Espagne, en Russie, en Afrique du Nord. La baronne Alix d'Anethan (1848-1921) travailla en France et fit notamment de la peinture murale à la chapelle de l'hôpital Cochin à Paris.

Bien des peintres bruxellois seraient encore à mentionner pour les XIXe et XXe siècles. Citons quelques noms : Louis Dubois (1830-1880), Xavier Melery (1845-1921), Herman Richir (1866-1942), René Janssens (1870-1936), Alfred Delaunois (1875-1941), Philippe Swyncop (1878-1949), Adolphe Crespin (1851-1944), et son fils Louis-Charles (1892-1953), Franz Gailiard (1861-1932), et son fils Jean-Jacques (1890-1976), sans oublier Henri Logelain (1889-1968).

Comme on le voit les peintres furent nombreux à Bruxelles au cours des siècles. Certains furent même des artistes célèbres dont le renom a largement débordé nos frontières.

En haut : Alfred Cluysenaar : « A Canossa » (Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique).

Au centre : Emile Wauters : « Le peintre Hugo vander Goes au couvent de Rouge-Cloître » (Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique).

Ci-contre : Baron Léon Frédéric : « Les garçons » (Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique).

Le musée en plein air...

par Geneviève C. HEMELEERS

CE musée est celui constitué par des plaques commémoratives — poésie ou tragédie de la rue — jalonnant les murs des maisons et monuments de Bruxelles.

Puisqu'il faut un lieu de départ à toute promenade, commençons la nôtre par le Mont-des-Arts.

Sous les colonnes massives qui supportent l'horloge murale monumentale à Jaquemart dite « le bourgeois de Bruxelles », une plaque en bronze reste inconnue quoique placée à hauteur des yeux. Reproduisant, en dimension réduite, la grande horloge entourée de douze personnages célèbres du passé de notre pays, elle instruit le curieux des détails les concernant ainsi que de ceux qui ont trait aux neuf cloches constituant le carillon sonnante toutes les quinze minutes la fuite des heures mais aussi la gloire des provinces belges.

Par les jardins du Mont-des-Arts — dont on regrette toujours le visage ancien irrémédiablement perdu depuis 1956 — nous monterons vers la rue de la Régence. Voisine immédiate du square du Petit Sablon, qu'il faudrait mieux regarder tant il est charmant, la façade du Musée Instrumental du Conservatoire Royal de Musique au n° 30 (inauguré en 1928) est ornée d'une plaque en bronze. Due au sculpteur Bonnetain, elle présente le profil de l'empereur Charles Quint et l'inscrip-

tion : « Ici s'élevait jusqu'en 1872, l'hôtel des princes de La Tour et Tassis, à proximité duquel François de Tassis organisa en 1516 le premier service de la poste internationale ».

À l'époque, ce service postal s'opérant à franc étrier, des relais organisés le long des routes permettaient aux « courriers » de changer de cheval. Dès 1520, la poste était officiellement créée par le serment prêté à Charles Quint par J.-B. de La Tour et Tassis (neveu de François), Grand Maître des Postes de l'Empire. De 1516 à 1795, cette Maison princière conserva à titre héréditaire le monopole des postes dans nos provinces.

À quelques dizaines de mètres, on passe devant la Synagogue au coin de laquelle se trouve la rue Joseph Dupont. Au n° 3 de cette rue, un vaste immeuble prenant tout un côté de la rue s'étire jusqu'à la rue aux Laines et y débordé même en tournant le coin. C'est le Refuge Sainte-Gertrude (Hospice pour vieillards), ancien Hôtel de Beaufort-Spontin d'époque XVIII^e siècle. Vingt-huit plaques de pierre à lettres dorées sont scellées dans le mur à la mémoire des bienfaiteurs. La plus ancienne, au Fondateur Grégoire Sjongers, est datée de 1799 ; d'autres 1832 à 1945.

Poursuivons nos investigations. Arrivés à la place Poelaert, on découvrira le vaste panorama vers l'ouest de Bru-

xelles. Par temps clair, ce spectacle est d'un attrait certain auquel cèdent volontiers passants, touristes, écoliers... quoique la multiplicité des gratte-ciel puisse offenser le sens de l'esthétique chez certains...

Face à ce panorama, appuyé sur la balustrade de pierre, une plaque en bronze, en relief, placée par le Royal Touring Club de Belgique, le 20 mai 1928, indique l'orientation vers l'horizon des points intéressants à observer et à identifier. Cette plaque nous apprend aussi qu'à cet endroit même nous sommes à l'altitude de 62 m, 207 au-dessus du niveau moyen de la mer à Ostende. Cela fait rêver à d'autres espaces libres...

Lui tournant le dos et appuyant vers la droite, nous nous dirigeons vers la formidable masse (20.000 mètres carrés) du Palais de Justice qui par ses 118 mètres de hauteur, domine la ville et ses environs. Ce « mammoth », nom familier que les Bruxellois lui donnent, fut érigé d'après les plans de l'architecte Joseph Poelaert (1817-1879), de 1866 à 1883, sur la colline dite « le Galgenberg », ou « Montagne de la Potence », où l'on procédait aux exécutions judiciaires au Moyen Âge. C'est le plus grand édifice élevé en Europe au cours du XIX^e siècle.

Depuis le grandiose portail d'entrée (42 mètres de haut), les degrés de l'escalier du péristyle conduisent à un immense palier d'où l'on aperçoit, entre des colonnes d'ordre dorique, des inscriptions mémorables, devenues bilingues, placées de part et d'autre :

l'une : « Décrété sous le règne de Léopold I^{er} par arrêté royal du 28 février 1862. Commencé le 26 août 1866 »,

l'autre : « Inauguré sous le règne de Léopold II, le 15 octobre 1883 »

« Joseph Poelaert, Architecte ».

Abandonnons le temple de Thémis pour aller, non loin de là, rejoindre le quartier populaire des Minimes ou Marolles. La rue de la Prévoyance a subi là une rénovation intéressante qu'il est bon de signaler. Une dizaine de maisons bâties à partir de chacun des angles d'un coin tronqué, présentent des façades du plus heureux effet dont le

ciment est coloré dans la masse dans des tons assourdis différents pour chacune d'entre elles (Foyer Bruxellois).

Au début de ladite rue, une plaque en bronze a été mise à l'initiative des habitants : « Le quartier des Minimes à la mémoire de ses martyrs 1940-1945 », un flambeau divise la plaque en son milieu, des noms suivent.

Faisant un léger crochet, nous tombons en arrêt devant le n° 31 du boulevard de Waterloo. Là, une plaque aux armoiries de Bruxelles, numérotée 2, est appliquée sur le mur de l'arcade donnant accès aux paisibles Jardins du Palais d'Egmont si malencontreusement rognés aux dépens du public par la défense d'une grille rébarbative depuis l'installation récente, dans le Palais, du Ministère des Affaires Étrangères. Cette décision interdit dorénavant la traversée de part en part du boulevard de Waterloo au square du Petit Sablon pour descendre vers le centre de la ville, ou vice versa pour remonter vers le haut de la ville. Très regrettable en vérité. Il y avait déjà la désastreuse implantation du building Hilton...

L'origine du Palais (3 ha, 55 ares, jardins compris) remonte au XVI^e siècle. Il fut construit par la Princesse de Gavre, Françoise de Luxembourg, et par son fils l'infortuné Lamoral d'Egmont. Le corps de logis au fond de la Cour d'honneur est le témoin le plus ancien; les autres bâtiments datent de 1895. Ce domaine appartient à la Ville depuis 1918.

Au sujet de la plaque, en voici le libellé :

« Nivellement de Bruxelles

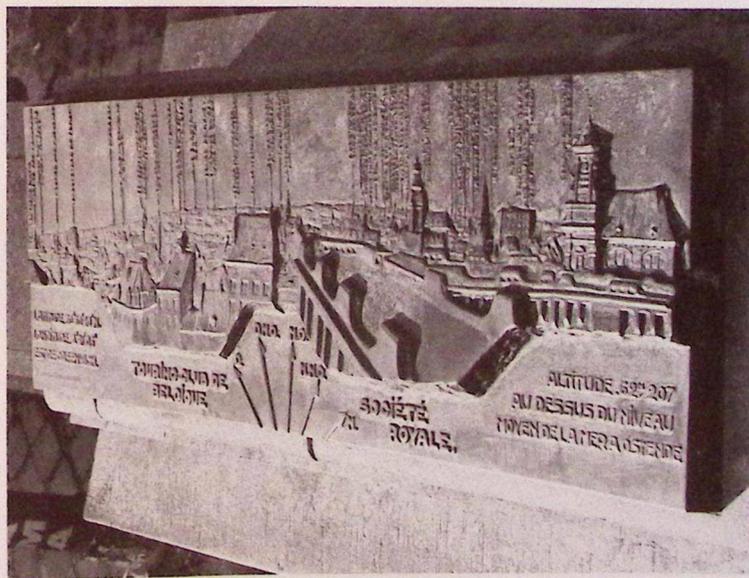
54,52 au-dessus de la tablette du pont Léopold
71,33 au-dessus du niveau de la mer ».

Nous nous sommes donc élevés de 9,13 m environ depuis la place Poelaert jusqu'ici avec la vaillance d'alpinistes éprouvés devant l'altitude. Révons derechef...

En haut : plaque ornant la façade du Musée Instrumental.

Au centre : plaque scellée dans le mur de l'immeuble occupant le n° 3 de la rue Joseph Dupont.

Ci-contre : plaque d'orientation (Place Poelaert).





Plaque appliquée sur le mur à côté de l'immeuble portant le n° 31 du boulevard de Waterloo.

Ces plaques à l'effigie de saint Michel terrassant le démon — comme il se doit puisqu'il est le Patron de notre capitale — se retrouvent en maints endroits de la ville. N'est-ce pas pittoresque et inattendu ? Ayant sacrifié à la tradition, à la nature, au patriotisme et aux chiffres, rendons hommage à l'esprit en allant, un peu au-delà de la place Louise, vers la rue Bosquet. Au n° 78 une grande maison

au fronton triangulaire expose une plaque : « Ici vécut et mourut Max Waller 1860-1889 Animateur de la Jeune Belgique ». Max Waller, poète et romancier, est connu surtout en tant que fondateur de la Jeune Belgique. Ce mouvement littéraire fut à l'origine du renouveau de la littérature belge autour des années 1880 avec comme chef de file,

Ci-dessous : plaque à la mémoire de Max Waller (78, rue du Bosquet). En page de droite : plaque dédiée à nos glorieux parachutistes.



Max Waller. Choissant le titre de « Jeune Belgique », il fit paraître, dès décembre 1881, une revue qui vécut jusqu'à fin 1897. Elle remporta un grand succès auprès des élites. A ses débuts son programme d'un naturalisme modéré était « l'Art pour l'Art ». Dès 1882, elle s'orienta vers plus d'audace pour arriver à éprouver une sympathie marquée pour le symbolisme. Elle eut comme principaux collaborateurs: Eekhoud, Rodenbach, Verhaeren, Destrée, Lemonnier, Gilkin, Maeterlinck, etc.

Poursuivons notre allègre déambulation le long de l'avenue Louise et faisons une pose rue du Châtelain au n° 46. Sur un immeuble appartenant à la Fraternelle des Agents parachutistes une plaque de cuivre sur marbre gris donne les noms de ceux qui moururent pour leur pays en accomplissant une tâche difficile au cours de la guerre 1940-1945. Il est juste de s'en souvenir.

Reprenons l'avenue pour la parcourir jusqu'à l'avenue Demot qui mène vers l'avenue Emile Duray. Sur l'un des socles de pierre bleue relié à d'autres par une balustrade ceinturant les jardins, en terrasses, plongeant vers l'Abbaye de la Cambre, une grande plaque en bronze, presque à ras du sol, rappelle ceci : « En séance du 7 janvier 1913 le Collège échevinal a décidé de dénommer cette avenue, avenue Emile Duray, en témoignage de reconnaissance pour les services rendus depuis 25 ans à la commune d'Ixelles par Monsieur Emile Duray en qualité de Conseiller communal, d'Echevin et de Bourgmestre. »

Une autre plaque lui est dédiée dans ce même quartier. Placée sur une maison formant le coin du boulevard Général Jacques et de l'avenue Adolphe Buyl (n° 1), elle magnifie son attitude patriotique pendant la grande guerre : « S'est exposé cent fois à la mort pour servir la Belgique ». (Extrait de la citation à l'ordre du jour de la Nation - Arrêté royal du 19 août 1919). Dévalons à présent vers l'abbaye même dont l'église abbatiale fut attribuée, en 1909, à la nouvelle Paroisse de Saint-Philippe-de-Néri. Celle-ci fut restaurée de 1907 à 1923; les bâtiments de l'abbaye, eux, le furent dès 1927.

De chaque côté de l'un des porches d'entrée on remarque une plaque de bronze (l'une en langue française, l'autre en néerlandais), stipulant ceci : L'Ecole Militaire de Belgique, fondée en 1834, eut son siège dans ces bâtiments de 1874 à 1908 ».

Dès 1904, on préparait son installation au front de l'avenue de la Renaissance à l'angle de la rue de la Cambre. Elle se trouve toujours.

En émergeant plus avant, une attentive observation permettra de déchiffrer difficilement une autre plaque en pierre bleue encastrée dans le mur qui donne l'entrée au cloître. Elle est émouvante : « A Guillaume Des Marez, Archiviste de la Ville et Professeur à l'Université libre de Bruxelles. Président des Amis de la Cambre. En souvenir du concours... et enthousiaste qu'il a apporté à la restauration de l'Abbaye ».

Avant d'en terminer, attardons-nous dans ce site admirable préservé de la destruction au début du siècle par des hommes de bien mais trahi, il y a quelques années, par l'implantation surcombante de la tour I.T.T., avenue Demot, malgré de véhémentes protestations restées vaines malheureusement. L'ombre portée par ce monstre noir pare ce site prestigieux.

Parmi les personnalités dont le poids fut déterminant dans le sauvetage de ce bel ensemble, il faut citer en plus de Guillaume Des Marez (depuis 1911) : L'abbé Maxime Carton de Wiart (dès avant 1927), le baron Descamps en 1944. Grâce soient rendues à leur insaisissable acharnement.

Depuis sa fondation vers 1196 sous Henri Ier, Duc de Brabant, l'Abbaye des Moniales cisterciennes de Notre-Dame de la Cambre a subi au cours de ses âges de multiples tribulations dont elle triompha non sans peine.

De toutes les abbayes que le Moyen Âge édifia à Bruxelles et autour de Bruxelles, c'est la seule qui ait survécu jusqu'à nos jours sous un aspect qui rappelle assez bien son visage ancien. Nous venons-nous-en en flânant le long des allées harmonieusement tracées qui mènent à la mare aux canards, à ne pas oublier les sources du fameux Maelbeek et ses incorrigibles débordements.



Belles Eglises du Brabant

5*

par Yves BOYEN

* = monument ou oeuvre d'art remarquable



DUISBURG

L'Eglise **Sainte-Catherine** (classée) est un captivant sanctuaire, en forme de croix latine. Elle garde une nef d'origine romane (début du XIIIe siècle), un **chœur gothique*** (1263), de toute beauté, offrant entre autres particularités d'être surélevé par rapport à la nef et enrichi d'arcatures et d'écoinçons ornés de feuillages et d'animaux divers.

La tour massive, à flèche effilée, qui précède l'édifice, ne fut érigée qu'au début du XVIIe siècle (1626 à 1628). A l'extérieur, un Christ, protégé par un auvent, est adossé au chevet. Un vieux cimetière ceinture l'église.

Le sanctuaire fut restauré à plusieurs reprises, notamment, après les guerres de religion, ainsi qu'en 1758; cette dernière date est d'ailleurs inscrite à la croisée du transept et du vaisseau.

Le mobilier comporte, outre un banc de communion Louis XV et une chaire de vérité du milieu du XIXe siècle, plusieurs statues intéressantes dont une Madone du XVIe siècle, une Sainte Barbe du début du XVIe siècle, un groupe où figurent Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant (1600 environ) et un Saint Sébastien expressif du XVIIIe siècle.

En dehors d'un Christ aux Outrages, toile assez expressive traitée dans la manière de P.-J. Verhaghen, les tableaux ornant le sanctuaire sont d'un intérêt mineur. Citons : un « Martyre de sainte Catherine », composition fort dégradée et une Vierge invoquée par saint Dominique, oeuvre assez défraîchie.

Culte à sainte Catherine, spécialement le 25 novembre.

OISQUERCQ

Oisquercq possède sur le plan architectonique et artistique un monument précieux : l'**Eglise Saint-Martin*** (classée), dont les origines sont très anciennes. Ce sanctuaire d'une étonnante rusticité a conservé sa tour de caractère roman et son chœur d'inspiration gothique. La pierre verte locale (arkose) a été utilisée avec bonheur pour certains revêtements extérieurs. Les ajoutes, retouches et restaurations opérées, notamment, au XVIIe siècle, le porche qui surmonte un blason date de cette époque (1652), ainsi que dans la seconde moitié du XVIIIe siècle (le plafond en stuc couvrant la nef a été placé en 1774) n'ont pas altéré — si l'on excepte quelques maladroites de tâcherons — le charme tranquille que dégage l'édifice.

Le **mobilier** est de choix. Les trois vitraux du chœur sont d'un agréable coloris. L'un d'eux remonte à 1520 environ et fut offert par Englebert Dailly et sa femme, Jeanne de Luxembourg; consacré à la Nativité, il se signale par ses chaudes tonalités. Chaire de vérité (1654) d'un goût rustique. Divers tableaux dont une « Adoration des Mages » et un « Retour d'Egypte » d'inspiration folklorique et une copie adroite de la célèbre « Descente de Croix » de Rubens. Plusieurs monuments funéraires dont la dalle d'En-

glebert Dailly et Jeanne de Luxembourg, sculpture typique de la fin des temps gothiques. Charmante statue figurant Saint Martin partageant son manteau.

SAINTES

L'**Eglise Sainte-Reneide** est un attachant et sobre sanctuaire, de style gothique tertiaire, que précède une robuste et élégante **tour*** (classée), en pierres de taille, flanquée de quatre tourelles et datée : 1553. Un chevet plat, en moellons, termine l'édifice. En dépit de divers aménagements et retouches, notamment en 1780 et en 1845, l'ensemble a toujours noble allure.

Le mobilier est assez opulent. Outre une suite de tableaux illustrant le Portement de la Croix, la Descente de Croix et la Résurrection, le sanctuaire abrite plusieurs oeuvres d'art relatives à sainte Reneide et à son culte. Une belle porte, en fer forgé, donne accès à la chapelle dédiée à la sainte, où sont conservées une ravissante statue, en bois, de la bienheureuse (travail bruxellois de 1500 environ, apparenté à l'oeuvre de Jean Borman) ainsi que la **châsse de sainte Reneide*** contenant les reliques de la petite martyre; il s'agit d'une belle orfèvrerie gothique, ornée d'admirables figures d'apôtres, en ar-

En page de gauche : l'église Sainte-Catherine à Duisburg est un intéressant édifice avec nef d'origine romane et chœur gothique offrant la particularité d'être surélevé par rapport à la nef.

Ci-dessous : l'église Saint-Martin à Oisquercq est un sanctuaire remontant à l'époque romane, qui, en dépit de certaines adjonctions et retouches, dégage encore de nos jours un charme indéniable.





L'église Sainte-Renelde, à Saintes, se distingue extérieurement par sa robuste tour en pierres de taille, flanquée de quatre élégantes tourelles.

gent, qui paraissent remonter au XIV^{ème} siècle. La chapelle abrite encore une curieuse peinture sur bois, consacrée à la généalogie de la sainte et un précieux **retable***, dont les trois compartiments retracent des épisodes de la vie et du martyre de la bienheureuse; cette dernière œuvre, sortie des ateliers brabançons du début du XVI^{ème} siècle, est couramment attribuée à l'entourage du maître de Lombek.

L'église conserve aussi les reliques de saint Grimoald et de saint Gondulphe.

De l'église, il est recommandé de gagner la **Fontaine Sainte-Renelde** située à 1 km environ au sud-ouest de l'église, à proximité de la Ferme de Laubecq. On attribue l'origine de la source à un prodige de sainte Renelde qui logeait dans la ferme voisine. Si la fontaine est séculaire, son ornementation actuelle (piliers en pierre blanche, statue en fonte de la sainte, soutenue par six colonnes) date de 1861. L'eau est réputée miraculeuse et utilisée comme remède contre l'apoplexie, la paralysie, les affections des yeux et autres maux corporels.

SINT-ULRIKS-KAPPELLE (CAPELLE -SAINT-ULRIC)

L'**Eglise Saint-Ulric**, de style gothique, pêche, sur le plan architectural, par défaut d'homogénéité. L'élément le plus intéressant en est le chœur élevé au XVI^{ème} siècle.



La Fontaine Sainte-Renelde, située à 1 km au sud-ouest de l'église de Saintes, remonte à un lointain passé quoique son ornementation actuelle ne date que du siècle dernier.

La nef centrale et les bas-côtés ont été remaniés dans le courant du XVII^{ème} siècle, tandis que la tour peu esthétique ne fut édifée en briques qu'au début du XIX^{ème} siècle. Outre le chœur, on remarquera cependant les bras saillants du transept et, à l'intérieur, les gros piliers cylindriques à base moulurée soutenant les nefs. Du mobilier assez important, on notera : le maître-autel à colonnes orné d'une Crucifixion et surmonté d'une statue de saint Ulric, évêque d'Augsbourg et patron de la paroisse; puis deux statues baroques où sont figurés saint François d'Assises et sainte Claire, qui sur la foi d'une tradition séculaire reproduiraient les traits des archiducs Albert et Isabelle; ensuite la chaire de vérité Renaissance avec images des évangélistes. A signaler aussi l'autel baroque, à colonnes torsées (bras droit du transept), rehaussé d'une jolie toile attribuée à Gaspard de Crayer et représentant « le Christ ressuscité apparaissant à ses disciples et à Marie-Madeleine »; on y voit également un buste de saint Hubert et un reliquaire du patron des chasseurs. L'autel à colonnes corinthiennes (bras gauche du transept) animé d'un tableau du même de Crayer et deux confessionnaux aux lignes vigoureuses retiendront encore notre attention. En quittant l'église, jeter un coup d'œil sur la **remarquable pierre tombale*** de Messire Théodore de Fourneau (+ 1634), adossée au mur extérieur (côté sud) sur laquelle le défunt est figuré, en bas-relief, dans un encadrement où sont reproduits les quartiers des de Fourneau et d'autres familles nobles.

VILVORDE

L'**église Notre-Dame*** (classée par arrêté royal donné à Bruxelles le 1.2.1937) est un très beau monument gothique avec chœur remarquable (1342-1384) éclairé par d'élégantes fenêtres, oeuvre des architectes Gherys et Obens. Le croisillon nord est contemporain du chœur, tandis que le croisillon sud date de la fin du XIV^{ème} siècle. Deux tours à tourelles, dont une seule a été achevée, encadrent le chœur. La nef plus lourde, flanquée de bas-côtés, ne fut édifée que dans le courant du XV^{ème} siècle et voûtée en 1486. Au chœur est accolée une sacristie du XIII^{ème} siècle provenant d'un sanctuaire précédent. L'intérieur dégage une réelle majesté. On détaillera notamment les intéressantes clés de voûte historiées, les consoles sculptées, les colonnettes à chapiteaux et surtout les somptueuses **stalles*** baroques (1663) provenant de l'ancienne abbaye de Groenendaal et figurant parmi les plus belles du Brabant, sinon de Belgique. Belle chaire de vérité, due à Arthur Quellin le Jeune, avec rampe animée de gracieux motifs. Intéressante suite de tableaux où figurent des oeuvres d'Annibal Carrache (Descente de Croix), Godefroid Maes (Les quatre Évangélistes) et d'autres attribuées, entre autres, à P.-J. Verhaghen et Michel Coxie.

Diverses sculptures, dont deux statues de la Vierge du XVI^{ème} siècle, un Christ au Tombeau et un Saint Roch (XVII^{ème} siècle) méritent également de retenir l'attention.

WAVRE

Eglise Saint-Jean-Baptiste

De style ogival tertiaire, ce sanctuaire, classé comme monument, le 27.9.1937, fut édifé, en grès ferrugineux de la région dans la seconde moitié du XV^{ème} siècle. En forme de croix latine, il est précédé d'une tour massive étagée par de puissants contreforts. Cette **tour*** très caractéristique ne monte que partiellement à la première campagne de construction. Présentant du grès lédien à sa base, des briques zébrées de pierres blanches pour les parties médianes et supérieures, elle fut élevée à diverses époques : les années 1476 pour la partie basse, le début du XVII^{ème} siècle pour les éléments intermédiaires et les années 1633 pour la flèche. Malheureusement, le bulbe gracieux qui coiffait la tour fut détruit par l'incendie qui ravagea le sanctuaire en 1695. La toiture actuelle, à quatre pans, est moderne; elle fut exhaussée pour permettre l'installation, en 1954, d'un carillon de 49 cloches. Une dernière campagne de restauration a eu lieu en 1975-1976.

Franchissons le porche dominé par une large baie aux lignes séduisantes et pénétrons dans le temple, comportant trois nefs, dont on admirera les voûtes et supports en grès diestien et les élégantes nervures du large transept. Le mobilier est relativement modeste. A signaler toutefois l'opulente chaire de vérité Louis XV, les lambris classiques des bas-côtés, le banc de communion, du XVIII^{ème} siècle, animé de sujets bibliques, les fonts baptismaux, en pierre, du début du XVII^{ème} siècle, un lutrin moderne (1907) au contour gracieux, ainsi qu'une ample composition picturale de Polydore Beaufaux (Prix de Rome 1857) représentant saint Charles Borromée donnant la communion aux pestiférés de Milan.

Le Chemin de Croix expressionniste (1928), peint par Louis Wilmet, n'est plus exposé dans le sanctuaire. Avant de quitter l'église, gagnez le bas-côté droit et le remonter jusqu'au troisième pilier où est toujours encastré un boulet qui frappa de plein fouet cette colonne lors des combats de rues qui opposèrent, le 18 juin 1815, les Français de Grouchy aux Prussiens de Blücher.



Statue de sainte Claire vénérée dans l'église de Sint-Ulriks-Kappelle. D'après la tradition, le visage de la sainte reproduirait les traits de l'Archiduchesse Isabelle.



Eglise Notre-Dame de Basse-Wavre

A l'origine, chapelle du prieuré de Basse-Wavre, qui fut fondé vers 1100 par les moines bénédictins d'Affligem, l'église Notre-Dame de Basse-Wavre forme dans son architecture actuelle un ensemble composite d'un aspect agréable grâce à la variété des matériaux utilisés où dominent le grès diestien, la brique et la pierre blanche. Le chœur relève du gothique tertiaire, tandis que les trois nefs ont subi l'influence du courant esthétique issu de la Renaissance. Le sanctuaire fut remanié au XVII^e siècle, comme le confirme le millésime 1659 gravé dans la façade. Quant à la tour, elle a reçu sa forme actuelle au début du XVIII^e siècle; on peut d'ailleurs y lire la date : 1710.

La **chapelle*** prolongeant le bas-côté gauche et à laquelle on accède par une élégante grille en fer forgé, de style Louis XIV, est le seul vestige de l'oratoire primitif. Dédiée à la Vierge, elle remonte vraisemblablement au XI^e siècle et se caractérise par ses murs en gros moellons et ses lignes encore romanes. Elle sert de réceptacle à une Vierge à l'Enfant (XVII^e siècle), sculpture en bois, d'un modèle exquis, et à une admirable **châsse***, en cuivre doré, animée de rinceaux, figures d'anges et médaillons. Cette belle pièce d'orfèvrerie, don de l'archevêque de Malines, Jacques Boonen, fut exécutée, en 1628; elle renferme des souvenirs relatifs à la Vierge ainsi que

En haut de la page : l'église Notre-Dame à Vilvorde est un monument gothique assez imposant dont le chœur constitue la partie la plus remarquable.

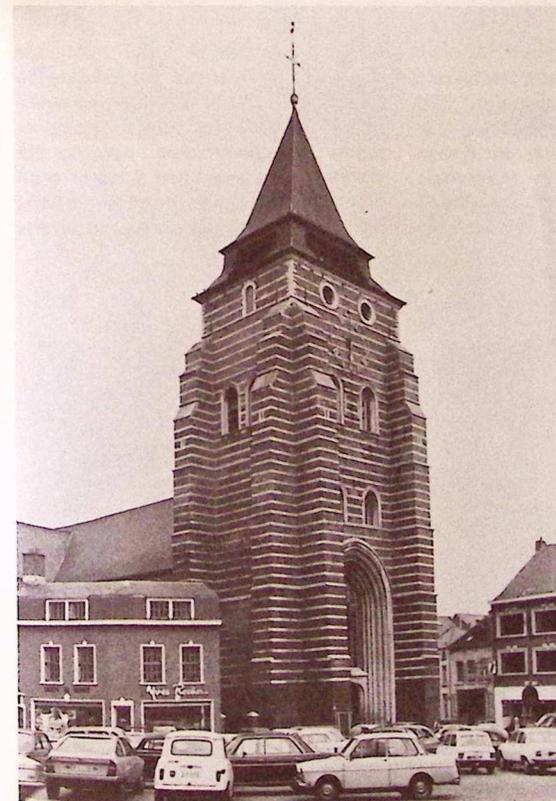
Ci-contre : l'église Notre-Dame de Basse-Wavre, un ensemble composite d'un aspect cependant agréable grâce à la variété des matériaux utilisés pour sa construction.

des reliques des martyrs de la Légion thébaine, des compagnons de sainte Ursule, de saint Placide, des ossements des saints Jean et Paul, martyrs, un ensemble de reliques de six autres martyrs (Clément, Maxime, Victorin, Faustinus, Magnus et Faustus) en provenance des Catacombes, puis d'autres reliques des martyrs de Gorcum et de plusieurs autres saints protecteurs de la région, dont saint Guibert, saint Rombaut, saint Médard, saint Albert de Louvain, sainte Gertrude de Nivelles, sainte Begge, sainte Alène de Forest, sainte Lutgarde et, enfin, celles de saintes et de saints des XIX^e et XX^e siècles, dont sainte Catherine Labouré, saint Jean Bosco, saint Jean-Baptiste-Marie-Vianney, curé d'Ars, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, sainte Maria Goretti, etc... Parmi les autres pièces du mobilier, citons : la chaire de vérité baroque et les confessionnaux Louis XV.

WEMMEL

L'Eglise Saint-Servais* (classée) est une remarquable construction, en grès lédien, composée d'une tour trapue à tourelle d'escalier et ouïes géminées, édifiée vraisemblablement à la fin de l'époque romane, d'une nef centrale, de style ogival, flanquée de collatéraux élevés, datant du XVII^e siècle et d'un chœur en gothique tardif (1517). Au-dessus de la porte d'entrée, une niche abrite une statue de saint Servais due à F. Rombaux (1864). Sous le porche, **magnifique calvaire*** (1500 environ),

La tour de l'église Saint-Jean-Baptiste à Wavre se caractérise par sa robustesse et l'élégante alternance de briques et de pierres blanches.



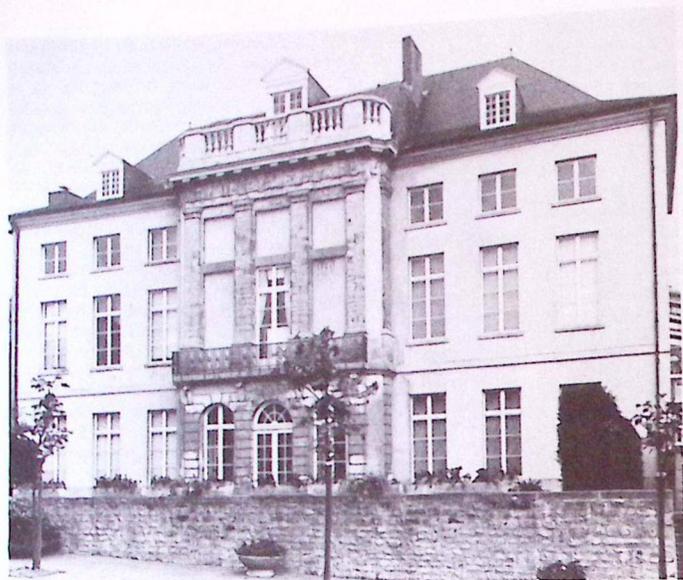
une des œuvres les plus représentatives de la sculpture brabançonne, où les visages du Christ et de la Vierge reflètent avec un rare bonheur toute la tragédie de la croix. Le mobilier est luxueux. L'autel majeur (XVIII^e siècle) compose avec ses boiseries, pilastres et colonnes un cadre de choix à une intéressante statue où saint Servais est représenté foulant au pied le dragon. Le banc de communion Louis XIV est une composition pleine d'équilibre. Les lambris couvrant le chœur et les bas-côtés, les confessionnaux et la chaire de vérité sont également des menuiseries d'une excellente venue. A noter, encore, dans le chœur, un bon tableau montrant des membres de la famille van der Noot honorant la Vierge et plusieurs monuments funéraires et pierres tombales de qualité parmi lesquels le mémorial de François Philippe Tayle, brigadier général des armées d'Espagne et commandant de l'Infanterie wallonne, la pierre tumulaire des trois Jacques Taye, datant de la fin du gothique et un monument Renaissance, élevé, en 1538, à la mémoire de Jacques Taye, mort en 1491 et de son épouse, Isabelle d'Enghien, décédée en 1495 et dont le relief central représente Jésus au Jardin des Oliviers.

La sacristie abrite une cuve baptismale, en pierre, datée 1601, avec couvercle à godrons, en dinanderie.

5* Voir également « Brabant » n° 3 et 6/1975, n° 6/1978 et n° 2/1979.

Wemmel : l'église Saint-Servais, construite en grès lédien, est précédée d'une puissante tour trapue édifiée vraisemblablement à la fin de l'époque romane.





Le musée national de la figurine historique

par Jacques BELMANS

L'ancien palais abbatial de Dieleghem (Jette), admirablement restauré, abrite, entre autres, le captivant Musée National de la Figurine Historique.

L'EXIGUÏTE de sa superficie a permis au Musée National de la Figurine Historique de trouver aisément asile dans cette magnifique demeure que constitue l'ancien Palais abbatial de Dieleghem, à Jette. Ses figurines, ses dioramas et ses reconstitutions sont le fruit de patientes recherches dues à une équipe de spécialistes, de collectionneurs et de do-

nateurs parmi lesquels nous retiendrons les noms de Jean-Pierre Etienne, Pierre Van Tuycom, Edmond Rogé, Paul Meganck, Jean Deconinck, Jean-Pierre Chambre, Max Van Glabeke, Paul Impens, Roger Ferire, Marcel Wauthier, Jean-Jacques Pattijn, Pierre Conrad, Armand Maeschalk, Egide Vander Poorten, Edmond Rogé, Henri Van Grunderbeek et bien d'au-

tres en nous excusant de ne pouvoir les citer tous ! Remarquons que si, dans la plupart des cas, ces figurines proviennent de trésors enfantins et familiaux, les techniques de réalisation sont assez constantes : documentation approfondie d'abord, puis exécution à partir d'un moule mis au point, pour le modèle, par un sculpteur. Les phases suivantes

Crète : vue générale du Palais de Cnossos (Paul Meganck).



consistent à couler la pièce, ou les pièces, dans un alliage qui est souvent assez voisin de celui qu'on utilise pour les caractères d'imprimerie, travail fait, soit d'une seule pièce, soit, plus souvent, en morceaux détachés (corps, bras, tête, jambe, qui sont ensuite soudés). Il arrive aussi que l'on doive souder ensemble les petites pièces métalliques, en plomb laminé, qui constituent le vêtement.

Outre le charme inhérent à ces petits objets tour à tour curieux, naïfs ou, au contraire, très raffinés, il convient de souligner la portée didactique qu'offre un tel ensemble pour accéder à la connaissance de l'histoire au niveau scolaire : c'est là une manière agréable de revivre le passé non moins qu'un outil pédagogique singulièrement efficace. En ce qui concerne la « Grande Histoire » antique, soulignons les reconstitutions de vastes ensembles réalisés avec une minutie extraordinaire. Parmi elles, notons la vue générale du Palais de Cnossos en Crète ainsi que celle de la Chambre de la Reine et de la Salle du Trône du même palais qui sont des chefs-d'œuvre en réduction, le départ de Pharaon pour la cérémonie religieuse, la tombe du Pharaon Toutankhamon, la procession de la Barque sacrée du Dieu Amon à Karnak, des artisans décorant un temple égyptien, un retour de chasse sous Assurbanipal. Et nous en omettons. Pour le moyen âge, admirons, entre autres, l'assaut de Saint-Jean-d'Acre donné, sous les Croisades, en 1191, la cave d'un marchand de Tournai au XII^e siècle, une scène de justice, la bataille de Bouvines en 1214, un repas de chevaliers...

Les Temps modernes nous valent notamment un convoi de marchands sous le règne de Charles-Quint, l'entrée des troupes wallonnes dans une ville durant la guerre de Trente Ans, une vue de Bruxelles prise des hauteurs de Forest vers 1610, un départ pour la chasse au faucon à Schönbrunn au XVII^e siècle, l'exécution du duc d'Enghien en 1804, la bar-

En haut de la page : artisans décorant un temple égyptien (Paul Van Tuycom).
Ci-contre : assaut de Saint-Jean d'Acre en 1191 (Musée National de la Figurine Historique).

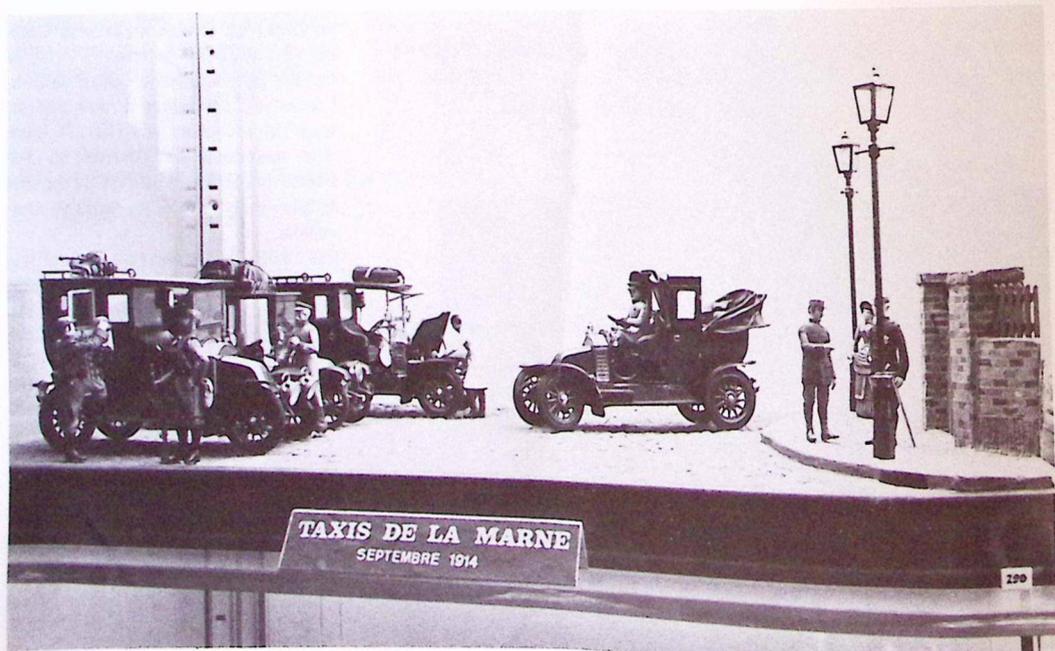
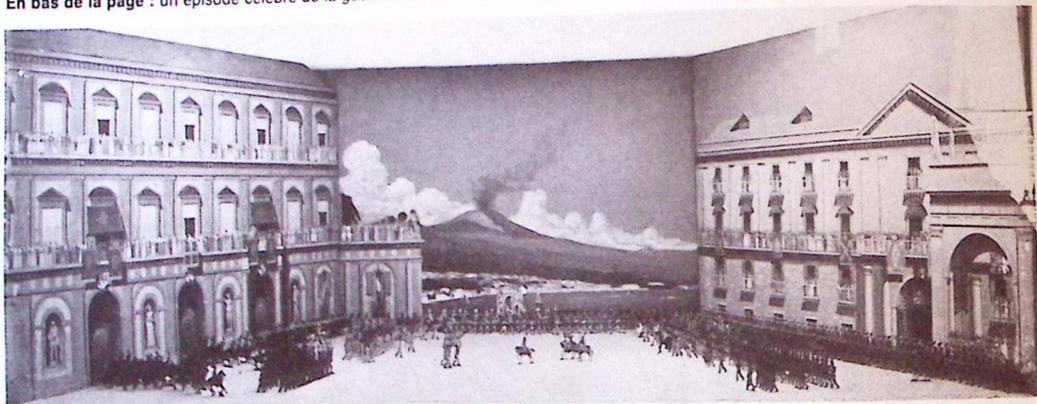
ricade de la place Royale durant la Révolution de 1830, etc. Dans le temps, la collection s'arrête en 1945. Et elle comporte notamment un très grand nombre de figurines militaires révélant les uniformes des différentes époques... Parmi les curiosités, citons encore des figurines en carton, des soldats de cartes découpées, des figurines anciennes d'un grand intérêt à cause de leur rareté même, des outils de graveur du

XIX^e siècle, une pierre de schiste gravée formant un moule à figurines plates du type dit « Nuremberg » ainsi qu'un bronze massif de Charles le Téméraire réalisé par le sculpteur français Robinet au siècle dernier. Sous peine de sombrer dans l'ennui de la nomenclature, cette brève relation ne saurait donner qu'un aperçu au sujet d'une collection qu'il faut aller voir d'autant plus que la visite permet de faire d'une pierre deux coups puisque

le bâtiment — passionnant à visiter par lui-même — contient également l'intéressant musée communal du comté de Jette qui, à lui seul, vaut d'ailleurs le déplacement !...

Le Musée National de la Figurine Historique est ouvert les mardis, mercredis, jeudis et vendredis de 10 à 12 h et de 14 à 17 h. Ancienne Abbaye de Dieleghem, rue Jean Tiebackx, 14, 1090 Bruxelles. Tél. 02-479 00.52. Entrée gratuite.

Ci-dessous : revue du Roi Murat à Naples - 1814 (Jean Thevenet).
En bas de la page : un épisode célèbre de la guerre 1914-1918 : les Taxis de la Marne (Edmond Rogé).



La vie de nos syndicats

par Gilbert MENNE

Nouveaux sentiers pédestres en Brabant wallon

S.I. Nivelles

Après la création en 1979 de trois promenades « intra muros » parcourant le centre historique de la cité et illustrées dans le dépliant « A la découverte de Nivelles », le syndicat d'initiative a entrepris cette fois d'entraîner les touristes dans les coins attachants des communes fusionnées. Trois circuits ont été balisés à l'aide de petites plaques hexagonales spéciales :

la promenade au Bois du Sépulcre et d'Orival (9 km)

la promenade de Baulers à Thines (12 km)

et la promenade de Monstreux à Bornival (15 km).

C'est dans le cadre prestigieux du musée archéologique de la ville que se déroula le 11 juin l'inauguration officielle de ces circuits en présence des autorités communales et provinciales.

Dans son allocution, Monsieur E.G. Courtoy, député permanent, souligna l'importance de la nature dans l'esprit des hommes. Il souhaite que la population nivelloise trouve dans ces itinéraires la joie de vivre et les plaisirs de la nature.

La cérémonie se clôtura par une passionnante visite guidée du musée sous la conduite de son conservateur Monsieur Delattre.

Le dépliant explicatif « Nivelles, en Roman País de Brabant » est disponible gracieusement auprès du S.I. et de la Fédération Touristique du Brabant.

S.I. Villers-la-Ville

Dès sa fondation, le syndicat d'initiative de Villers-la-Ville avait mis au point dans la commune un grand nombre de randonnées pédestres centrées sur les ruines de l'abbaye cistercienne, joyau incontesté de l'architecture religieuse occidentale.

C'est une sélection des plus belles d'entre elles que le S.I. nous propose aujourd'hui :

Autour de l'Abbaye (3,5 km), le Coureur des Bois (7 km) et Par Monts et par Vaux (7 km).

Les vestiges de l'abbaye, le moulin abbatial, le château du Châtelet, la chapelle Notre-Dame des Affligés, l'église Notre-Dame de Villers et son splendide

C'est au pied des ruines de l'abbaye de Villers-la-Ville et à deux pas d'un poteau portant les plaques signalétiques des promenades locales que M. Emile-Georges Courtoy, député permanent, prononça, le 14 juin dernier, son allocution inaugurale en présence des autorités provinciales et communales et de nos amis des syndicats d'initiative du Brabant Wallon.



La vie de nos syndicats

Promenades à NIVELLES



Capitale
du Roman Pays
de Brabant



promenades
à
RAMILLIES

promenades à WATERLOO

Argenteuil
Chenois



retable, sont autant d'étapes permettant au promeneur de repartir heureux et comblé, le cœur rempli d'images merveilleuses et de rêves romantiques.

Dans son discours inaugural, prononcé le 14 juin au point de départ des trois promenades, Monsieur E.G. Courtoy mit l'accent sur la richesse du patrimoine de la commune que les nouveaux circuits aideront à faire comprendre et respecter.

Parmi les personnalités, on reconnaissait le bourgmestre J. Hannon et les membres du conseil communal, le Commissaire d'arrondissement M. Mercier, M. Albert Férot du Touring Club de Belgique, M. Maurice-Alfred Duwaerts, directeur de notre fédération et

de nombreux représentants des S.I. voisins.

Le dépliant explicatif est en vente auprès de la Fédération Touristique et du Syndicat d'initiative au prix de 20 F.

Ramillies

La commune fusionnée de Ramillies regroupant les anciennes entités d'Autre-Eglise, Bomal, Geest-Gérompont-Petit-Rosière, Grand-Rosière-Hottomont, Huppaye, Mont-Saint-André et Ramillies-Offus compte aujourd'hui quatre mille habitants. Elle est située à l'extrême sud du Brabant Wallon, bordée par les communes de Perwez, Incourt, Jodoigne et Orp-Jauche

et par la province de Namur. C'est dans cette commune très attachante, de tradition agricole aux riches terres fertiles du plateau hesbignon qui ont donné naissance à la construction des plus belles fermes de notre pays, qu'une équipe de bénévoles, après des mois de travail, a mis au point en collaboration avec notre Fédération, cinq circuits pédestres.

La **promenade de Marlborough** (6,5 km) se déroule sur Ramillies-Offus; la **promenade des Glaneurs** (8,5 km) fait découvrir Autre-Eglise et le hameau d'Hédenge; la **promenade des Coyardes** (7,5 km) serpente de Mont-Saint-André à Bomal; la **promenade des Crêtes** (7 km) fait le tour d'Huppaye, tandis

La vie de nos syndicats



Longueville : la rustique chapelle du Chêneau, construite en moellons de grès, avec encadrement de porte et fenêtres en pierre de Gobertange, se dresse aux confins du village, à la limite de Grez-Doiceau.

que la **promenade d'Hottomont** (5 km) parcourt Grand-Rosière en passant par les splendides fermes de Waulsort et d'Aubremé et le tumulus d'Hottomont. C'est le 14 juin que ces circuits furent inaugurés officiellement au cours d'une sympathique cérémonie associant les auteurs des promenades et les autorités communales et provinciales. On peut obtenir le dépliant auprès de l'administration communale et de la fédération au prix de 20 F.

S.I. Waterloo

Malgré son caractère résidentiel, la commune de Waterloo a gardé de nombreux coins charmants de belle nature,

sans compter les vestiges de la célèbre bataille du 18 juin 1815. C'est précisément ce que le syndicat d'initiative et notre Fédération ont voulu démontrer en créant deux circuits pédestres.

La **promenade du Chenois** (10,5 km) et la **promenade d'Argenteuil** (8 km) mèneront le curieux le long des sentiers profonds du Chenois et des ombrages bienfaisants de la forêt de Soignes.

Après le discours inaugural de Monsieur E.G. Courtoy, le président Francis Persoons remercia l'échevin Maurice Gérard, la dynamique équipe du S.I. et notre Fédération pour cette réalisation. Monsieur Clément, bourgmestre de Waterloo, se réjouit que la population réapprendra à marcher et recréera dans la commune un milieu campagnard. Le dépliant est en vente auprès de la commune, du S.I. et de la Fédération au prix de 20 F.

S.I. Chaumont-Gistoux

Après un an de travail, le syndicat d'initiative de Chaumont-Gistoux a sorti le dépliant explicatif des huit promenades créées dans l'entité. Les circuits sont balisés à l'aide de petites plaquettes de plastique carrées conçues spécialement pour ne pas abîmer l'environnement. Bonlez, Chaumont, Corroy-le-Grand, Dion-le-Mont, Dion-le-Val, Gistoux, Longueville et Vieusart, autant de noms évocateurs de sites naturels préservés, de vieilles fermes brabançonnaises, de clochers surmontant la vallée du Train et de petits ruisseaux aux noms fleurant bon le terroir. Le dépliant contient, outre la description des points d'intérêt, des indications pratiques sur les lieux de restauration de la commune.

Il est disponible gracieusement auprès du S.I. et de notre Fédération.



Restaurant Le Normandy

« Maison de Bouche »

Grote Markt 40 - 3300 Tirlemont — Tél. 016/81.13.67

OUVERT DE 12 à 15 h et de 18 h 30 à 22 heures

Mme ERNST

Fermé le samedi midi, le dimanche soir et le lundi

avis - échos - avis - échos

Les 20 et 21 septembre prochains : la Marche des Deux Helpe

Dans le cadre du 750ème anniversaire de la commune de LA HULPE, l'association La Hulpe Environnement organise, en collaboration avec les autorités communales, deux marches : une Marche de 100 km, le samedi 20 septembre 1980 et le dimanche 21 septembre 1980, au départ de Avesnes-sur-Helpe (France) ; une Marche de 30 km, le dimanche 21 septembre 1980, qui s'amorcera sur la marche des 100 km, à Luttre. Cette MARCHE DES DEUX HELPE mérite quelques commentaires : le départ se fera au bord de l'Helpe, dans le Nord de la France, à Avesnes-sur-Helpe. L'arrivée aura lieu à La Hulpe (ancienne Helpe).

Avesnes (France) et La Hulpe (Belgique) ont plus d'un point commun : Avesnes fut fondée par un barbu du doux nom de Wedric. Le premier seigneur de La Hulpe était un autre barbu du nom de Godefroid. La Collégiale Saint-Nicolas à Avesnes fut éditée au XIIème siècle. L'église Saint-Nicolas à La Hulpe fut construite au XIIIème siècle. Non loin d'Avesnes et de l'Helpe, il y a Ohain. A côté de La Hulpe et de son ancienne Helpe, il y a Ohain.

Avesnes et La Hulpe comptent toutes les deux 7.000 habitants environ et toutes les deux possèdent leur géant. Remarquons encore : à Avesnes se trouve un monument érigé à la mémoire de Jesse de Forest et de sa famille « qui a contribué puissamment à la fondation de New York ». C'est de la commune voisine de La Hulpe qu'est originaire le premier gouverneur de New York : Pierre Minuit. Le départ de la marche des 100 km se fera à la Rotonde d'Avesnes à 18 h, très exactement. Les marcheurs parcourront l'extrémité nord de la Thiérache pour gagner la frontière à Sivry. Après avoir traversé Beaumont, Donsiennes, Gozée, Courcelles, ils atteindront LUTTRE.

A LUTTRE, ils seront rejoints, devant l'église, par les marcheurs engagés dans la marche des 30 km et qui prendront le départ avec eux le DIMANCHE 21 septembre 1980 à 10 h.



Le Secret de la Licorne : le chevalier de Hadoque épie, à l'aide de sa longue-vue, le vaisseau du sanguinaire Rackam le Rouge.

Ensemble, ils poursuivront leur route vers La Hulpe en passant par Houtain-le-Val, Genappe, Lasne. L'arrivée est prévue à La Hulpe vers 16 h. Les participants seront accueillis par les autorités communales de La Hulpe et d'Avesnes.

INSCRIPTION :

Le droit d'inscription, comprenant médaille, brevet, cachet, est fixé à 220 F pour la marche des 100 km ; 120 F pour la marche des 30 km.

Ces montants de 220 ou de 120 F, suivant le cas, sont à verser au C.C.P. 000-0773590-15 de La Hulpe Environnement en précisant Marche du 750ème Anniversaire.

Tous les détails de cette randonnée seront envoyés aux participants après leur inscription.

Pour renseignements complémentaires s'adresser à : Geneviève Steenebruggen, Promenade du Val d'Argent, 21 à 1310 La Hulpe - Tél. 02/354.81.05. Robin de Ripainsel, rue Clément Del-pierre, 26 à 1310 La Hulpe - Tél. 02/354.10.20.

Jo Vermeulen, rue Jean Philippe, 8 à 1328 Ohain - Tél. 02/653.66.94.

Bois-du-Luc : une « première »...

Avant que les nécessités de la célébration du 150ème anniversaire de l'Indépendance de la Belgique nous permettent un article circonstancié sur cette affaire nous tenons à mentionner que, dans le site de l'ancien charbonnage abandonné de Bois-du-Luc, près de La Louvière, d'une façon tout à fait novatrice, un certain nombre d'organismes, parmi lesquels il faut citer le C.A.C.E.F., le Centre culturel du Hainaut, l'échevinat de la Culture et de la Famille de La Louvière et l'Association pour la promotion et la diffusion de spectacles pour enfants et adolescents (175, rue des Brasseurs à Namur), se sont liés pour organiser un ensemble de spectacles, d'expositions, de manifestations culturelles notamment au mois de septembre (du 12 au 15), présentant le grand intérêt de tenter en pleine « archéologie industrielle » des spectacles et attractions pour tous — même si certaines ont une essence très « intellectuelle ». A deux pas de Nivelles.

Tél. : 064/22.85.71 (Administration communale de La Louvière) ; 064/22.92.58 (Centre Culturel du Hainaut).

avis - échos - avis - échos

Nouvelle attraction à Walibi

Inauguration du « Secret de la Licorne »

DEPUIS le 28 mai, le parc de récréation Walibi à Wavre possède une attraction sensationnelle de plus : le « Secret de la Licorne ». Je ne ferai pas l'injure au lecteur de lui raconter les péripéties de cette aventure de Tintin qui passionne les jeunes de 7 à 77 ans. Mais en visitant le château fortifié de style espagnol du XVIIème siècle qui s'érige au fond du parc, on se croirait transporté dans l'album même, tellement l'illusion est parfaite. C'est en juillet 1978 que fut prise la décision de construire une nouvelle attraction sur les traces du « Temple du Soleil », mais d'une conception nettement plus élaborée.

Bob de Moor, principal collaborateur d'Hergé a visité Disneyworld en Floride et a pu voir notamment « Les pirates des Caraïbes », une des attractions majeures de Disney. Ce fut alors que le choix de l'aventure fut fixé. Sur les croquis réalisés par les Studios Hergé, Jean-Marie Fievez, personnalité bien connue des milieux du théâtre et de l'opéra, apporta son concours à la réalisation des différents tableaux. Le château peut accueillir dans ses 2.600 m² près de 2.000 visiteurs à l'heure ! Mais pénétrons dans le bâtiment surmonté de canons menaçants et embarquons-nous au port. Le capitaine Haddock raconte à Tintin les aventures de son ancêtre. Un peu plus loin, le drame se joue. Le chevalier de Hadoque aperçoit dans sa longue-vue une voile inquiétante qui se rapproche rapidement. C'est le navire de Rackam le Rouge, le pirate. Bientôt, c'est l'abordage. Notre canot passe devant les vaisseaux emmêlés tonnant de toutes leurs batteries. Sur le pont, les marins ferrailent avec les boucaniers. Le chevalier de Hadoque tue Diego le Navarrais mais est bientôt ligoté au grand mât. Rackam le Rouge vient le narguer en lui montrant une cassette remplie

DITS delikatessen

La boutique vous propose un choix inédit des plus fines charcuteries (de DITS naturellement). Un choix surabondant d'assiettes froides conditionnées. Un service cordial. A découvrir...

Lindestraat 10 — 2850 Keerbergen
Tél. 015/51.44.85

Grande surface en face de Delhaize — Keerbergen
Ouvert en permanence, dimanche et jours fériés aussi, de 8 h à 20 h



De „Dits Feest Hoeve” Rijmenam

Meiboomstraat 7 — 2830 Rijmenam
Tél. 015/51.13.67 — télex 21776
Service de restaurant : dimanches et jours fériés de 12 à 19 heures.
« Dits Feest Hoeve » à Rijmenam
Ouvert tous les jours pour festivités, banquets et dîners privés

DITS delikatessen

La boutique vous propose un choix inédit des plus fines charcuteries (de DITS naturellement). Un choix surabondant d'assiettes froides conditionnées. Un service cordial. A découvrir...



Kasteelstraat 1 — 1900 Overijse
(en face de Delhaize) Tél. 02/687.44.38
Ouvert tous les jours aussi
dimanches et jours fériés de 8 à 20 heures
Le vendredi de 8 à 21 heures.

de bijoux. Pendant la nuit, profitant de l'ivresse des pirates cuvant leur rhum, le chevalier se libère et met le feu à la Sainte-Barbe. Rackam survient, et un combat acharné se déroule tandis que brûle la mèche. Heureusement le pirate succombe, et nous suivons le chevalier tandis qu'il s'éloigne de la Licorne dans une chaloupe. Nous abordons sur une île à la végétation luxuriante. Au loin, le navire saute et nous sommes assourdis par les déflagrations.

Nous débouchons à la surface par l'escalier de la prison. Une aventure extraordinaire vécue grâce au dernier cri de la technique moderne et qui classe Walibi en tête des parcs d'attractions européens. Rappelons que Walibi est ouvert tous les jours du 1er avril au 30 septembre de 10 h. à 19 h. Le prix d'entrée de 200 F., gratuit pour les enfants en-dessous de 3 ans, donne droit à l'accès gratuit et illimité de 28 attractions et 5 spectacles pendant une journée.

avis - échos - avis - échos

Réfection des orgues de l'Eglise Saint-Etienne à Braine-l'Alleud

A l'occasion du 850^e anniversaire de la fondation de Braine-l'Alleud (1), dont la « mère église », Saint-Etienne (2), étendait autrefois sa juridiction jusqu'à Waterloo, Plancenoit et Ohain, des travaux de réfection ont été entrepris qui permettront d'y écouter les plus beaux concerts de musique spirituelle. C'est en juillet dernier que M. Jean-Pierre Draps, facteur d'orgue, a commencé la restauration des orgues qui avaient été construites, en 1768, puis reconstruites en 1915.

C'est grâce à une souscription organisée par un « Comité pour la restauration des orgues de Saint-Etienne » que le travail a pu être entrepris. Ledit

Comité prévoit, par ailleurs, des concerts de haute qualité, dans le cadre du 850^e anniversaire qui sera célébré en 1981.

Ne manquons pas d'aider cette souscription, qui n'a encore réuni, à l'heure actuelle, que la moitié des fonds qui seront nécessaires : 350.000 francs. A cet effet des cartes de soutien, donnant droit à une entrée au concert d'inauguration, sont en vente au Foyer Socio-Culturel, à l'Ecole de Musique et à la Librairie Graffiti (avenue Jourez) à Braine-l'Alleud. **Le concert d'inauguration aura lieu le 14 octobre prochain à 20 h.**

Le numéro de compte ouvert pour recevoir les dons est le 088-0773750-73 « Restauration de l'orgue ».

Des renseignements complémentaires peuvent être obtenus au 3, rue Sainte-

Anne à Braine-l'Alleud, tél. : 02/384.25.12.

(1) Braine-l'Alleud est mentionnée pour la première fois au XI^e siècle, dans la légende des Miracles de Saint Guibert, fondateur de l'abbaye de Gembloux. On y lit que l'intercession de ce bienheureux personnage obtint la guérison d'une femme née au village de Braine, uni au monastère « par des liens de fraternité » ; en effet, c'est en 1131 que les religieux de Gembloux reçurent en don du duc Godfried I^{er} le lieu nommé Dudimont (aujourd'hui Ter-Cluysen ou l'Ermite). (2) Dans son état actuel, l'église, pour ses parties les plus anciennes, remonte au XVI^e siècle. Son plan est assez complexe et elle a subi d'importantes modifications au XIX^e siècle. Après avoir fait partie de l'évêché de Cambrai et du doyenné de Hal, la paroisse fut dévolue en 1559 au doyenné de Nivelles. Elle y est revenue après avoir dépendu un moment du doyenné de Genappe.

Braine-l'Alleud : l'église Saint-Etienne possède, entre autres, de remarquables orgues présentement en cours de réfection.



Tout sur la Forêt de Soignes.



Les amateurs de promenades en forêt, les cavaliers, les amis de la nature apprendront avec plaisir la sortie de la nouvelle édition de la Carte de la Forêt de Soignes, édition 1980, des Editions Girault Gilbert.

Entièrement remise à jour, elle est à présent complétée d'un fascicule bilingue qui permet de découvrir bien des aspects inattendus de l'histoire de cette forêt. Outre son passé, ce fascicule présente la « carte d'identité » de Soignes, des informations sylvoles, le tout complété d'un « code du promeneur en forêt ».

La carte, elle, est un modèle du genre. Outre les nombreuses promenades et pistes cyclables, elle renseigne à l'amateur les zones de silence et parkings autorisés, les zones cavalières clairement délimitées.

Bref, ce plan touristique répond à la demande d'un public de plus en plus attiré par les espaces verts encore disponibles dans la périphérie de Bruxelles.

(La Forêt de Soignes, Editions Girault Gilbert, plan n° 39, 120 F).

Les manifestations culturelles et populaires

SEPTEMBRE 1980

- BRUXELLES : Dans la Salle d'Exposition des « 3 B », 61, rue du Marché-aux-Herbes : Exposition « 150 ans de Cristalleries du Val Saint-Lambert » (de 1828 à nos jours). Cette exposition restera ouverte jusqu'au 20 septembre. — A l'Hôtel de Ville : Exposition « Pik Wouters dans le patrimoine artistique du Brabant » (jusqu'au 28 septembre).
- LOUVAIN : Au Musée Van Humbeeck-Piron : Exposition « Histoire et Traditions du Brabant Central » (jusqu'au 30 novembre).
- 13 BRUXELLES : Grand rassemblement de géants sur le thème « Les géants de Bruxelles accueillent les géants de Belgique ». Egalement le 14 septembre. Les manifestations débuteront à 10 heures dans le quartier Bruegel (rue Haute - rue Blaes).
- LA HULPE : Eglise Saint-Nicolas : Grand Jeu scénique (également les 14, 20 et 21 septembre).
- 14 ASSE : Visites guidées de l'église Saint-Martin et de l'ancien hôpital (à 14, 15, 16 et 17 h).
- LOUVAIN : Visites guidées de l'abbaye du Mont-César (Keizersberg), 202, Mechelsestraat (à 11 h et l'après-midi de 14 à 18 h). — Cortège des hommes nés la même année (à 15 h).
- TERVUREN : Cortège des géants (à 14 h).
- 15 UCCLE : Marché annuel.
- 18 BRUXELLES : Au Palais des Beaux-Arts : Exposition « Breughel, une dynastie de peintres ». L'exposition est ouverte tous les jours, sauf les lundis, jusqu'au 18 novembre. — Au Passage 44 : Exposition « 150 ans de Presse illustrée » (jusqu'au 2 novembre).
- 19 BRUXELLES : Aux Musées Royaux des Beaux-Arts, 3, rue de la Régence : Exposition « 150 ans d'Art belge » (jusqu'au 4 janvier 1981).
- 20 HOEILAART : Fêtes du Raisin et du Vin (également les 21 et 22 septembre).
- OTTIGNIES : Au Domaine provincial « Bois des Rêves » : Exposition « Bois et Forêts » (également le 21 septembre).
- 21 LOUVAIN : Course cycliste pour professionnels.
- SINT-MARTENS-BODEGEM : Visites guidées de l'église Saint-Martin (à 14, 15, 16 et 17 h).
- 26 BRUXELLES : Dans la Salle d'Exposition des « 3 B » : « Métiers d'Art de la Province de Luxembourg » (jusqu'au 11 octobre).
- 27 GELRODE : Fête du Moulin (également le 28 septembre).
- ITTRE : Ducasse de la Saint-Remy (également le 28 septembre). — Visites guidées du Musée de la Forge (de 14 à 18 h). Egalement le 28 septembre de 10 à 12 h et de 14 à 18 h.
- 27 LA HULPE : Grand Auditorium d'I.B.M. : concert de musique de chambre par l'Ensemble I Musici.
- 28 STRIJTEM : Visites guidées de l'église Saint-Martin (à 15 et 16 h).

OCTOBRE 1980

- 3 OPHEYLISSEM : Au Domaine provincial : Exposition « Ecologie, Nature, Energies douces » (également les 4 et 5 octobre).
- 4 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heyssel) : Salon de l'Alimentation et des Arts Ménagers - Salon de l'Ameublement. Ces deux salons resteront ouverts jusqu'au 19 octobre.
- 5 NIVELLES : Grand Tour Sainte Gertrude, procession très pittoresque de 14 km à travers champs se terminant par un imposant cortège historique haut en couleur. Départ à 6 h 30. Retour dans le centre de la ville et cortège historique vers 15 heures. — Visites guidées du Musée communal d'Archéologie, 27, rue de Bruxelles, de 9 à 12 h et de 14 à 17 h.
- ORP-LE-GRAND : Procession de Sainte Adèle et Fête de la Saint-Mitchi.
- 6 DILBEEK : Marché annuel.
- 8 NIVELLES : Visites guidées du sous-sol archéologique de la Collégiale Sainte-Gertrude, de 9 à 12 h et de 14 à 18 h.
- 11 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heyssel) : Salon de la Musique (jusqu'au 19 octobre).
- VILLERS-LA-VILLE : Visites guidées de l'église Notre-Dame, qui abrite notamment des précieux retables des XV^e et XVI^e siècles (de 14 à 18 h).
- 12 OHAIN : Fête de la Saint-Hubert au hameau de Ransbèche (église Saint-Joseph) avec la participation de centaines de cavaliers et de sonneurs de trompes (à 10 h).
- 13 FOREST : Marché annuel.
- 16 BRUXELLES : Dans le Palais du Comte de Flandre, rue de la Régence, 2 : Exposition « Vies de Femme 1830-1980 » (jusqu'au 30 novembre).
- 17 BRUXELLES : Dans la Salle d'Exposition des « 3 B » : « Métiers d'Art de la Province de Namur » (jusqu'au 31 octobre).
- 20 SCHEPDAAL : Marché annuel.
- 25 VLEZENBEEK : Marché annuel.
- 26 TERVUREN : Fête de la Saint-Hubert.
- 29 BRUXELLES : Au World Trade Center, Salle d'Exposition de la Province de Brabant : Exposition « Le Brabant en quatre dates » (jusqu'au 14 novembre).

NOVEMBRE 1980

- 1 DIEST : Pèlerinage à la Chapelle de tous les Saints avec ofrande de nombreux ex-voto en cire. Coutume très pittoresque (dans la matinée).
- 2 SCHERPENHEUVEL : Procession aux chandelles avec la participation de milliers de pèlerins portant, chacun, une bougie à la main (à 14 h).
- 6 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heyssel) : Salon du Meuble (jusqu'au 11 novembre).
- 7 BRUXELLES : Dans la Salle d'Exposition des « 3 B » : « Métiers d'Art de la Province de Flandre Occidentale » (jusqu'au 22 novembre).